



**HAL**  
open science

# Le rapt d'Oreithyia à Cales : un mythe national athénien 'revisité' en Campanie ?

Rita Compatangelo-Soussignan

## ► To cite this version:

Rita Compatangelo-Soussignan. Le rapt d'Oreithyia à Cales : un mythe national athénien 'revisité' en Campanie ?. *La Parola del passato: rivista di studi antichi*, 2001, 56 (5), pp.351-385. hal-04583000

**HAL Id: hal-04583000**

**<https://hal.science/hal-04583000>**

Submitted on 23 May 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Rita COMPATANGELO-SOUSSIGNAN

Le rapt d'*Oreithya* à *Cales* : un mythe national athénien "revisité" en  
Campanie\* ?

*La Parola del Passato*, vol. 56 (5) 2001, p. 351-385.

\* Ce travail n'aurait jamais vu le jour sans des aides multiples. Conçu au départ, sous l'impulsion d'E. Lepore, dans le cadre d'un projet d'étude CNR/CNRS sur les contacts culturels et les processus d'acculturations, il a été repris, beaucoup d'années après, gr  ce à l'encouragement d'un romaniste, M. Clavel-L  v  que, et à l'aide bienveillant des collègues hellénistes qui m'ont apporté leurs remarques et suggestions bibliographiques. Je tiens à remercier à ce propos L. Breglia et R. Pierobon, et, plus particulièrement, F. Quantin et P. L  v  que qui ont bien voulu relire le manuscrit avant que celui-ci soit envoyé à la revue.

## Le rapt d'*Oreithyia* à *Cales* : un mythe national athénien "revisité" en Campanie?

Dans le catalogue des forces romaines avant la bataille de Cannes du huitième chant des *Punica* (v. 356-616), Silius Italicus évoque pour chacun des contingents leur région d'origine. Parmi les alliés campaniens de Rome apparaît ainsi *Cales*, la colonie latine de 334, pour laquelle le poète latin fournit un récit des origines mythiques de la ville (v. 511-514) qui constitue un *unicum* dans notre tradition littéraire<sup>1</sup> :

"Une semblable ardeur anime les soldats Sidicins, qui sont fils de *Cales*. Le fondateur de leur cité, si l'on en croit la tradition, n'est pas un homme obscur : c'est Calais, que sa mère Orithyie, enlevée dans les airs par le changeant Borée, a nourri dans les grottes Gétiques"<sup>2</sup>.

Une seconde référence au pays des Sidicins, au chant XII, insiste à nouveau sur l'origine thrace de *Cales*, demeure d'*Oreithyia*<sup>3</sup>. Ce mythe de fondation et la mention de la mère de l'œciste nous éloignent de Rome et de l'Italie, car le rapt d'*Oreithyia*, la fille d'Erechthée, par le dieu du vent du Nord-Ouest Borée, a, depuis l'époque archaïque au moins, pour théâtre principal Athènes et la terre d'Attique. Ensuite l'action se déplace en Orient, vers la Thrace, patrie de Borée et des deux jumeaux ailés qui seront engendrés par le couple : Calais et Zétés, les futurs Argonautes<sup>4</sup>. Le contexte originel du mythe, la datation relativement tardive (fin du I<sup>er</sup> s. n. è.) de l'œuvre de Silius, et surtout le fait qu'il s'agisse d'un *unicum*, expliquent sans doute le fait qu'on ait prêté peu d'attention jusqu'ici à ce témoignage. En effet, bien que la qualité du travail d'érudition géographique du poète soit généralement reconnue, l'identification de ses sources demeure difficile : pour le catalogue des troupes italiennes du chant VIII on a évoqué les noms de Caton, de Varron et de Pline<sup>5</sup>; cependant, même lorsqu'il

<sup>1</sup> Il existe une deuxième tradition chez Festus (*Ep.* 18) qui fait d'*Auson*, l'ancêtre éponyme des *Ausoni-Aurunci*, le fondateur de *Cales*. Sur l'ancêtre éponyme des *Ausoni* et l'*Ausonia* cf. E. LEPORE, Gli Ausoni e il più antico popolamento della Campania : leggende delle origini, tradizioni antiche e realtà culturali, *Archivio Storico di Terra del Lavoro*, V, 1976-77, p. 85 sq.; A. MELE, Le popolazioni italice, *Storia del Mezzogiorno*, I, 1, Napoli 1991, p. 242-246.

<sup>2</sup> "*Nec cedit studio Sidicinus sanguine miles, quem genuere Cales : non parvus conditor urbi, / ut fama est, Calais, Boreae quem rapta per auras / Orithyia vago Geticis nutrit in antris*". Cf. Silius Italicus, *La guerre punique*, texte établi et traduit par P. MINICONI et G. DEVALLET, Paris 1979.

<sup>3</sup> Sil. It., *Punica*, XII, 525-527 : "*Tum Sidicina legunt pernicibus arva maniplis / Threiciamque Calen, vestras a nomine nati, / Orithyia, domos*". "Des manipules rapides traversent alors les terres sidicines et la thrace *Cales*, votre demeure, *Oreithyia*, d'après le nom de votre fils".

<sup>4</sup> Pour les références à l'ensemble des textes littéraires cf. *RE* III, I, s. v. *Boreas* 2, c. 722-730 (WERNICKE); XVIII, I, s. v. *Oreithyia*, c. 952-958 (E. FRANCK).

<sup>5</sup> Introduction à Silius Italicus, *La guerre punique...op. cit.*, p. LXXVII (avec bibliographie). Sur les Origines de Caton et l'histoire des villes campaniennes cf. aussi : T. J. CORNELL, Notes on the sources for Campanian history in the V B. C., *MH*, 1974, p. 202-203. Cf. également, à propos du mythe de Diomède et le rapt du *Palladion* dont il est aussi question dans les *Punica*, l'opinion de J.-M. MORET, *Les pierres gravées antiques représentant le rapt du Palladion*, Mainz am Rhein 1997, p. 285-290, qui semble dater la tradition relatée par notre auteur des II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. av. n. è. Très sceptique quant à la possibilité d'identifier les sources de Silius Italicus F. SPALTENSTEIN, *Commentaires des Punica de Silius Italicus*, vol. I, Genève 1986, p. IX-XX, 541-542; vol. II, Genève, 1990, p. 190. Pour une datation à la fin de l'époque hellénistique (II<sup>e</sup> s. av. n. è.), au moins, des mythes de fondation des villes d'Italie relatés par Virgile, Silius Italicus, Solinus cf. T. P. WISEMAN, *Domi nobiles and*

est possible d'identifier avec suffisamment de vraisemblance l'un ou l'autre de ces auteurs (ce qui est loin d'être le cas pour la notice relative à *Cales*), il reste encore à établir le niveau chronologique de la tradition rapportée par ces sources intermédiaires. Par ailleurs, dans le cas des informations de Silius sur les cités de Campanie on ne peut pas écarter l'hypothèse qu'il relate une tradition locale recueillie sur place : de cet auteur dont on ignore le lieu de naissance, mais que Martial (IX, 86) qualifie d'*Ausonium os*, nous savons cependant, grâce à Pline le Jeune (*Fam.*, III, 7), qu'à la fin de sa carrière politique il s'était retiré en Campanie où il possédait de nombreuses *villae*. Les détails sur les monuments existants dans certaines villes campaniennes mentionnés par les *Punica*, inconnus par d'autres sources, pourraient bien résulter d'une connaissance directe des lieux et des traditions locales<sup>6</sup>.

L'incertitude au sujet des sources de Silius Italicus n'est pas seule responsable du manque d'intérêt pour le récit de la fondation mythique attribuée à Calais. Il est vrai, en effet, que les traditions légendaires liées au passage le long des côtes de la péninsule italienne des héros de retour de la guerre de Troie (ou, dans une moindre mesure, des Argonautes) ont trouvé leur place dans le cadre d'une théorie plus générale qui les associe à la fréquentation des terres d'Occident par des navigateurs grecs ou mycéniens à l'époque pré-coloniale<sup>7</sup>. Cependant il paraît évident que le témoignage de Silius Italicus sur *Cales* pourrait difficilement être intégré à ce modèle : il serait sans doute vain de chercher la trace de marchands mycéniens sur ce site situé dans l'arrière-pays campanien, où par ailleurs l'existence d'un habitat de type urbain ne paraît pas antérieure au Ve, voire à la seconde moitié du IVe s. av. n. è.<sup>8</sup>. Néanmoins, au cours de ces dernières années d'autres clés de lecture de ces mêmes mythes de fondation ont été proposées : dans une perspective fonctionnaliste, en effet, ceux-ci constituent un moyen adapté à la pensée mythique archaïque qui vient expliquer les origines et justifier la présence des sociétés coloniales grecques en Grande Grèce à l'époque historique<sup>9</sup>. Parallèlement, les recherches sur la Campanie étrusque de l'arrière-pays aux VIe-Ve s. ont beaucoup progressé, grâce aux découvertes archéologiques et épigraphiques, mais aussi dans le domaine de l'étude de la tradition littéraire. À ce propos, l'ouvrage que D. Briquel a consacré à la tradition sur les

---

*the Roman cultural Elite*, dans *Les "Bourgeoisies" municipales italiennes aux IIe et Ier siècles av. J.-C.* (Paris-Naples 1981), p. 299-307.

<sup>6</sup> Cf. par exemple ces peintures du temple de Litterne évoquant la première guerre punique et qu'Hannibal aurait fait brûler lors de son passage : *Pun.* VI, 693-716.

<sup>7</sup> G. PUGLIESE CARRATELLI constitue sans doute le chef de file le plus illustre de ces historiens et de ces archéologues qui ont épousé cette théorie. De cet auteur cf. la synthèse la plus récente sur le sujet dans *Megale Hellas*, vol. I, Milano 1986, p. 8 sq. Le recueil le plus complet des témoignages relatifs aux traditions des *nostoi* en Occident reste toujours l'ouvrage de J. BERARD, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité*, Paris 1957 (2e éd.).

<sup>8</sup> Cf. à ce sujet les références citées dans notre ouvrage *Sur les routes d'Hannibal : paysages de Campanie et d'Apulie*, Paris 1999, p. 27 sq.

<sup>9</sup> Pour les études qui adoptent cette perspective cf. M. GIANGIULIO, *Ricerche su Crotona arcaica*, Pisa 1989; ID., *Immagini coloniali dell'altro : il mondo indigeno tra marginalità e integrazione*, *Atti XXXVI Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1996, Taranto 1997, p. 279-303; L. BREGLIA PULCI DORIA, *Le Sirene : il canto, la morte, la polis*, *AION(archeol)*, 9, 1987, p. 65-98; A. MELE, *Tradizioni eroiche e colonizzazione greca : le colonie achee*, dans *L'incidenza dell'antico, Studi in memoria di E. Lepore*, vol. I, a cura di A. STORCHI MARINO, Napoli 1995, p. 427-450.

Pélasges d'Italie constitue une référence incontournable; ses conclusions générales - l'association étroite entre la présence étrusque et ce mythe d'origine grecque qui remonte à Hécatee de Milet - s'appliquent également à la Campanie du Nord et, plus au Sud, à la vallée du Sarno, la région de Pompéi et *Nuceria*, ainsi qu'aux Aminéens de l'*ager Picentinus*. Pour tous ces secteurs l'épigraphie confirme l'importance de l'élément étrusque<sup>10</sup>. Hécatee de Milet, et après lui Hellanicos de Lesbos, attribuent une origine thessalienne aux Pélasges d'Italie. Or, A. Mele a montré récemment comment les traditions les plus anciennes, contemporaines de la fondation de certaines colonies achéennes telles que Métaponte et *Poseidonia*, font référence aux *Aiolidai* de Thessalie<sup>11</sup>. Par une autre voie, on vient de confirmer ainsi l'hypothèse de la mise en place d'une tradition légendaire où les liens de *syggeneia* sont mis au service des relations d'échange bien établies entre le monde grec colonial, surtout ionien et sybarite, et le pays étrusque aux VIIe-VIe s. av. n. è.

A propos du mythe de fondation de *Cales* par l'Argonaute Calais, il nous semble ainsi important d'essayer de remonter au niveau d'origine de la tradition transmise à l'époque impériale par Silius Italicus, tout en prenant en compte le contexte archéologique des VIe-IVe s. de cette partie de la Campanie intérieure de culture étrusque à laquelle appartient *Cales*. Un habitat indigène existe ici dès la fin du VIIIe s., bien que, jusqu'à la fondation coloniale latine de 334, on ne connaisse que de simples cabanes. Cette agglomération aurore est ouverte cependant aux influences étrusques : ainsi vers la fin du VIIe s. le mobilier d'une tombe "princièrè" se distingue par l'abondance d'importations de vases de *bucchero sottile* fabriqués en Étrurie méridionale ; plus tard, l'usage de la langue étrusque est également attesté<sup>12</sup>. Cependant la pauvreté du répertoire iconographique des VIe-Ve s.<sup>13</sup> nous oblige à nous tourner vers les témoignages archéologiques de Capoue, la grande cité étrusque voisine. Nous verrons par la suite que certaines productions des ateliers de vases à figures rouges actifs à partir du deuxième tiers du IVe s. dans cette même ville peuvent également nous aider pour l'interprétation du mythe de fondation de *Cales* connu par Silius Italicus.

### **Le mythe du rapt d'*Oreithya* et "l'impérialisme" athénien.**

---

<sup>10</sup> D. BRIQUEL, *Les Pélasges en Italie. Recherches sur l'histoire de la légende*, Rome 1984, p. 541-590, 613 sq. Pour les témoignages épigraphiques cf. *CIE*, II, 2, a cura di M. CRISTOFANI, M. PANDOLFINI, G. COPPOLA, Roma 1996, ainsi que M. CRISTOFANI, *Saggi di storia etrusca arcaica*, Roma 1987, p. 77-88; ID., *Etruschi e altre genti dell'Italia preromana*, Roma 1996, p. 99-125.

<sup>11</sup> *Art. cit.*

<sup>12</sup> Une seule inscription étrusque, aujourd'hui perdue (et donc pas datable avec précision), est répertoriée à *Cales* cf. *CIE* II, 2, 8628. Pour les nécropoles archaïques de *Cales* cf. A. VALLETRISCO, Su un corredo etrusco trovato a *Cales* e custodito nel Museo Nazionale di Napoli, *RAAN*, 42, 1972, p. 221-239; M. I. MEROLLA, *Cales*, dans W. JOHANNOWSKI, *Materiali di età arcaica dalla Campania*, Napoli 1983, p. 213 sq., ainsi que la bibliographie citée dans notre ouvrage *supra* (n. 8), p. 34-35.

<sup>13</sup> Il s'agit des restes d'offrandes et d'antéfixes d'un sanctuaire datables entre la fin du VIe et la première moitié du Ve s. mentionnés par W. JOHANNOWSKI, *Relazione preliminare sugli scavi di Cales*, *BA*, XLVI, 1961, p. 264. Le catalogue complet de ce matériel n'a cependant pas été publié.

Dans la tradition relatée par Silius Italicus au chant VIII des Puniqes on est tout de suite frappé par l'absence de référence aux faits et gestes du fondateur, l'Argonaute Calais; après une allusion rapide à sa célébrité, l'attention du lecteur est vite détournée vers les circonstances de sa naissance : le lieu de celle-ci - la Thrace ou les grottes du pays des Gètes - et le rapt d'*Oreithyia* par le dieu du vent Borée qui en est à l'origine. Dans le chant XII (v. 526-527) le nom du héros n'est même plus mentionné explicitement mais on rappelle à nouveau l'origine thrace de la ville et le lien qui l'unit à *Oreithyia*. On verra tout à l'heure que ce choix narratif, loin d'être anodin, fournit une clé de lecture assez vraisemblable des origines et de la fonction d'un mythe grec en pays indigène.

Mais au préalable il conviendra de rappeler quelles sont les origines et la fonction du mythe du rapt d'*Oreithyia* en Grèce même : l'attestation explicite la plus ancienne de cet épisode, vers le milieu du VI<sup>e</sup> s. av. n. è., n'apparaît pas dans une œuvre littéraire mais sur un document figuré : il s'agit du célèbre coffre de *Kypselos* en bois de cèdre recouvert par des plaques d'ivoire décrit par Pausanias<sup>14</sup>. Cependant ses origines sont à rechercher en Attique, à une période assez reculée de son histoire, qui pourrait bien remonter à l'époque des royaumes mycéniens, où l'on connaît déjà un culte des vents. On a bien l'impression qu'on a à faire à un ensemble ancien, d'origine peut-être mycénienne; en effet, il s'agit pour Borée d'une force naturelle incontournable, particulièrement importante pour quiconque navigue dans la mer Egée et vers le Pont Euxin. Il n'est pas dans notre propos d'examiner dans le détail la question des origines de ce mythe, d'autant plus que sur ce point, ainsi que pour la reconstitution de la tradition littéraire depuis le VI<sup>e</sup> jusqu'au IV<sup>e</sup> s. av. n. è., nous disposons déjà de l'étude d'E. Simon dont les conclusions dans leurs grandes lignes nous paraissent toujours valables aujourd'hui<sup>15</sup>. Certes, l'idée qu'*Oreithyia* puisse être à l'origine l'une de ces prêtresses des vents, telles que les tablettes de Knossos nous en font connaître, qui se transforme ensuite en victime prédestinée au sacrifice, telle Iphigénie, n'est qu'une hypothèse. Cependant, comme l'indique E. Simon, parmi les différentes versions du rapt d'*Oreithyia* qui nous sont parvenues, celle de Simonide qui situe le lieu de l'action sur le Pentelikon, qu'il désigne sous le nom désuet de *Briletos*, a de fortes chances d'être la plus ancienne<sup>16</sup>. Cette montagne au nord ouest d'Athènes, où le souffle du vent du Nord-Ouest se manifeste en premier, peut fort bien avoir associé à l'ancien culte de Dionysos, effectivement connu ici dans le *demos* d'Ikaria, celui d'un dieu du vent. Il est vrai que le premier témoignage explicite relatif au culte de *Boreas* à Athènes remonte seulement à l'épisode célèbre de la bataille de l'Artémision relaté par Hérodote (VII, 189) lorsqu'en 480, les Athéniens, suivant les conseils d'un oracle, avaient

<sup>14</sup> Paus., V, 19, 1. Sur le coffre et les différentes hypothèses de datation (deuxième ou troisième quart du VI<sup>e</sup> s.) cf. E. SIMON, *EEA* IV, 1961, p. 428 s. v. *Kypselos* (arca di).

<sup>15</sup> E. SIMON, *Boreas und Oreithyia auf dem silbernen Rhyton in Triest*, *A&A*, 13, 1967, p. 101-126.

<sup>16</sup> Simonide fr. 534 Page = Sch. *Apoll. Rhod.* I, 211c. A la fin du Ve s. Choirilos de Samos (Sch. *Apoll. Rhod.*, *ibid.*), auteur d'un poème épique sur les Perses, reprend cette tradition, car pour lui le rapt a eu lieu près du Céphise. En effet, ce fleuve prenant sa source du Pentélique, les deux témoignages peuvent être reconduits à l'unité.

appelé à l'aide leur "gendre" Borée. Cependant certains détails du récit d'Hérodote nous renvoient à l'Attique, à une époque antérieure, au moins, à la première guerre médique. En effet, la prière des Athéniens ne s'adresse pas seulement à leur "gendre", mais aussi à son épouse : à l'un et à l'autre ils demandent de détruire les vaisseaux des Barbares, comme ils l'avaient fait **autrefois** au mont Athos en 492, lorsqu'une tempête avait détruit la flotte du perse *Mardonios*. L'invocation s'accompagne d'un sacrifice (*ethuonto te kai epekaléonto ton te Boréen kai tèn Oreithyan*) : là encore dans les actes de culte la fille d'Erechthée est associée à son époux aérien. Une telle présentation des événements de la part d'Hérodote implique nécessairement l'existence d'un culte de Borée et *Oreithya* en Attique avant le début du Ve s.

Toujours d'après l'historien ionien, les Athéniens, de retour dans leur patrie, auraient bâti en remerciement un lieu de culte sur les rives de l'*Ilissos*. Ce sanctuaire est bien connu par Platon, qui fournit deux autres versions athéniennes du rapt de la fille d'Erechthée, qui ont vu le jour dans les années qui suivent la bataille de l'Artémision : l'une le place au bord de l'*Ilissos*, l'autre situe cet événement près de l'Aréopage, c'est à dire sur l'itinéraire d'*Oreithya*, venue, d'après Akousilaos d'Argos, sur l'Acropole pour sacrifier à la déesse Athéna en qualité de canéphore<sup>17</sup>. Cette deuxième version était vraisemblablement aussi celle qui fut choisie par Eschyle dans la pièce qu'il avait consacrée à cette héroïne d'Athènes : le rapt était devenu ici un mariage par enlèvement<sup>18</sup>. L'enlèvement de la canéphore *Oreithya*, lorsque la fille d'Erechthée s'apprête à accomplir un acte cultuel en l'honneur de la divinité poliade, est représenté également sur les vases attiques à figures rouges : pendant les années 460-450 sur certains d'entre eux Athéna assiste avec bienveillance à la scène de la poursuite d'*Oreithya* par Borée, mais Erechthée apparaît dans un contexte analogue dès 480-470. Le lien entre Borée et la divinité poliade des Athéniens est souligné par la couronne d'olivier que porte le dieu du vent sur des vases où la déesse (ou un autel) apparaît également<sup>19</sup>.

---

<sup>17</sup> Platon, *Phèdre*, 229 b-c. Nous suivons ici l'interprétation d'E. SIMON (*art. cit.*, p. 120) qui suggère que la version de l'enlèvement sur l'Aréopage, donnée par Platon, et celle d'Akousilaos d'Argos (*FGrHist* 2 F 30 = Sch. *Od.*, 14, 533) qui mentionne l'Acropole et le sacrifice en l'honneur d'Athéna comme canéphore, ne constituent qu'une seule et même version. En effet, le parcours de la procession des Panathénées, dont il est vraisemblablement question dans la version d'Akousilaos, touche aussi l'Aréopage (par ailleurs Akousilaos ne dit pas que le rapt a eu lieu sur l'Acropole, mais seulement qu'Erechthée a envoyé sa fille sur l'Acropole). En revanche, il nous semble difficile de retenir la datation assez tardive (fin du Ve s.) de la version du rapt près de l'*Ilissos* proposée par ce même auteur alors qu'Hérodote connaît déjà à son époque l'autel de l'*Ilissos*. Cf. à ce propos les remarques de K. NEUSER, *Anemoi. Studien zur Darstellung der Winde und Windgottheiten in der Antike*, Rome 1982, p. 32 (note 71).

<sup>18</sup> Cf. la reconstitution d'E. SIMON, *art. cit.*, p. 117 *sq.*, basée sur un fragment d'Eschyle (fr. 281 N.) et la version de l'histoire dans les *Métamorphoses* (VI, 682 *sq.*) d'Ovide. Cf. également les remarques de P. BRULE, *La Fille d'Athènes*, Paris 1987, p. 297-298 sur le cécryphale, ce voile qui couvre la tête de la fiancée lors de la cérémonie du mariage jusqu'à que celui-ci ait été consommé, qu' *Oreithya* porte sur un rhyton d'argent et sur certains vases à figures rouges. Sophocle aussi (cf. fr. 701, 737, 870 N.) avait consacré une pièce au mythe d'*Oreithya*.

<sup>19</sup> D'autres fois, en effet, la présence de la divinité est suggérée par existence d'un autel et d'une branche d'olivier parmi les éléments du décor. Pour le catalogue des pièces cf. *LIMC* III, 1, 1986 s. v. *Boreas* (S. KAEMPF-DIMITRIADOU) n° 53-56 (avec Athéna), 20 (avec Erechthée, 480/70 av. n. è.).

La raison d'être de cette version plus "politique" et plus édulcorée se comprend mieux dans le contexte historique qui voit la fin des guerres médiques et le début de l'impérialisme athénien : la marque d'un viol n'aurait su entacher l'éclat de la victoire sur les Perses obtenue aussi grâce à l'aide du "gendre" des Athéniens ; d'autre part la patrie de Borée était devenue depuis les années 475-450 un secteur stratégique le long de la route commerciale vers la Mer Noire d'où venait une partie du blé indispensable à la population athénienne, sans compter l'importance des ressources minières thraces connues depuis l'époque archaïque. Dès 476 Cimon avait établi une forteresse athénienne à l'embouchure du fleuve Strymon, mais la résistance thrace empêchera la fondation d'une véritable colonie jusqu'à l'époque de Périclès<sup>20</sup>.

Dans la tradition de la fin de l'époque archaïque, aussi bien Simonide que Phérécyde insistent sur la nouvelle demeure thrace de l'épouse de Borée, le rocher de Sarpédon (*Sarpedonia petra*)<sup>21</sup>. Cette même tradition, chez Simonide, et chez Akousilaos d'Argos<sup>22</sup>, associait également la localisation de l'*oikos* thrace d'*Oreithyia* à la naissance de ses deux fils ailés, *Zétés* et *Calais*. Il vaut la peine de souligner que nous avons retrouvé les mêmes éléments dans les vers de Silius Italicus : le rapt par le dieu du vent, la naissance des enfants en Thrace, à cette exception près que les hauteurs du promontoire de Sarpédon ont été transformées en profondeurs souterraines (*antra*) par le poète latin. Celui-ci n'innove pas totalement en la matière, car Sophocle déjà (*Ant.* 983) connaissait les grottes lointaines de Borée. Quoi qu'il en soit, dans tous ces témoignages le lien apparaît bien établi entre l'enlèvement, l'arrivée d'*Oreithyia* au pays de Borée et la naissance ici de ses deux fils jumeaux.

Or, dans une scholie tardive au vers 324 de la IVe Pythique de Pindare, à propos de Zétés et Calais, nous trouvons une explication "rationalisante" du mythe des Boréades qui n'est pas sans rapport avec notre sujet :

"Certains rejettent le mythe des Boréades, ils ne les veulent pas ailés, ni les plus rapides, ni différents par rapport aux autres pour la vitesse de leurs pieds, et (ils disent) que ce ne fut pas Borée qui enleva *Oreithyia*, mais un homme illustre de Thrace. Les Hellènes appelaient Boréens (*Boreioi*) tous ceux qui habitaient en Thrace à cause du souffle de Borée. Ceux qui étaient les compagnons de Zétés et Calais (*oi peri Zéten kai Kalain*) avaient des relations avec les Hellènes, participaient aux Jeux à cause de leur origine commune (*syggéneia*) avec les Athéniens, et étaient appelés d'après les lieux (d'origine) Boréades"<sup>23</sup>.

---

<sup>20</sup> La fondation d'Amphipolis en 437. Sur les relations entre Athènes, la Thrace, et la Mer Noire à l'époque de "l'impérialisme" athénien cf. : W. R. AGARD, *Boreas at Athens*, *ClJ*, 61, 1966, p. 241-246; R. MEIGGS, *The Athenian Empire*, Oxford 1972, p. 84-85, 160 (tribut payé par les cités du Chersonèse entre 453 et 446), 570-576; R. F. HODDINOTT, *Les Thraces*, Paris 1990 (trad. fr.), p. 149-150; H. B. MATTINGLY, *Athens and Black Sea in the fifth century*, *Sur les traces des Argonautes : actes du 6<sup>e</sup> symposium de Vani (Colchide) 22-29/09/1990*, O. LORDKIPANIDZE et P. LEVÉQUE éd., Paris 1996, p. 151-157.

<sup>21</sup> Les témoignages de Simonide (fr. 534 Page) et de Phérécyde (*FGrH* 3 F 145) sont cités par le scholiaste à *Apoll. Rhod.* I, 211c.

<sup>22</sup> Cf. note 17.

<sup>23</sup> Ζηταν Καλαιν τε : ...τινες δε απαιρουσι τον των Βορεαδων μυθον ου βουλομενοι αυτους ειναι



Ce témoignage, bien que tardif, souligne bien de quelle façon l'ancien mythe du rapt d'*Oreithyia* a pu servir au Ve s. pour essayer de tisser des liens entre les Athéniens et les barbares thraces. La parenté mythique devient ainsi un excellent moyen pour se rapprocher de l'autre sur le plan culturel et obtenir sa coopération. De façon semblable, lors de l'établissement du traité entre les Athéniens et le roi thrace Sitalkes en 431 on rappellera la descendance de son père, Teres, de Tereus, un des personnages du mythe de Prokne et Philomele<sup>24</sup>. Ainsi, les peintres de la céramique attique n'hésitent pas à rappeler parfois l'origine de Borée en l'habillant du costume thrace<sup>25</sup>. La multiplication des représentations du rapt d'*Oreithyia* sur les vases à figures rouges des années 470-450 pouvait ainsi venir accompagner la naissance et l'affirmation de l'impérialisme athénien<sup>26</sup>.

Une autre tradition mettant en jeu les Boréades, relatée à la fin du IVe-début du IIIe s. par Douris de Samos, pourrait constituer un autre exemple de la récupération des mythes traditionnels pendant la période de l'hégémonie athénienne à Délos. D'après Douris, en effet, les Boréades sont originaires du pays des Hyperboréens<sup>27</sup>. Cette version dérive, de toute

---

περωτους, ταχυτατους δε ειναι και ακυτητι των ποδων διαφεροντας, και την Ωρειθυιαν ουχ οτι Βορεας ηρπασεν, αλλ' οτι ανηρ των εν Θρακη ενδοξων. Βορειους δε εκαλουν οι Ελληνες τους την Θρακην οικουντας δια τα του Βορεου πνευματα. επεμγνυτο δε τοις Ελλησιν οι περι Ζητην και Καλαιν και ηγωνιζοντο δια την προς Αθηναιους συγγενειαν, και εκαλουντο απο των τοπων Βορεαδαι.

Nous avons choisi de traduire le verbe αγωνιζομαι dans son sens premier, ce qui pose évidemment un problème d'interprétation. A quels jeux ou concours des Thraces pouvaient-ils participer ? Au premier abord on pense aux festivités en l'honneur de Bendis, après l'introduction officielle du culte de cette divinité thrace à Athènes vers 430-429 : nous savons, en effet, que parmi les cérémonies il y avait une course à cheval aux flambeaux dont nous parle Platon (*Rép.*, I, 328a). Le philosophe ne précise pas qui prenait part à cette course, mais il affirme (I, 327a), en revanche, qu'alors que les habitants du Pirée menaient une procession en l'honneur de la déesse, des Thraces organisaient aussi la leur. La présence active des Thaces au cours de ces célébrations est confirmée aussi par des inscriptions plus tardives. Sur tout cela cf. M. P. NILSSON, *Bendis in Athens, Opuscula Selecta III*, 1960, p. 55-80; D. POPOV, *The Cult of Bendis in Athens, Bulgarian Historical Review*, III, 3, 1975, p. 53-64 ; H. W. PARKE, *Festivals of the Athenians*, London 1977, p. 149-152. Cependant, la scholie à Pindare pourrait faire référence non pas aux Thraces en général, mais à ceux d'entre eux qui entretenaient des liens privilégiés avec les Grecs, l'on pense ainsi au fils du roi thrace Sitalkes, Sadokos, à qui l'on octroya la citoyenneté athénienne après la signature du traité de 431 (Thuc. II, 29). D'autres chefs thraces ont pu obtenir la citoyenneté des cités grecques de la Chalcidique avec lesquelles ils entretenaient des relations amicales. On peut ainsi envisager que certains d'entre eux puissent avoir pris part aux jeux liés à la célébration des cultes de certaines cités grecques. Même aux jeux panhelléniques, une descendance mythique reconnue pouvait valoir l'admission d'un demi-barbare : Hérodote (V, 22), par exemple, relate le cas du roi macédonien Alexandre à qui les *Hellanodikai* permirent de participer aux jeux Olympiques en reconnaissant sa descendance des Héraclides d'Argos.

<sup>24</sup> Thuc. II, 29. Cf. M. P. NILSSON, *Cults, Myths, Oracles, and Politics in ancient Greece*, Göteborg 1986, p. 46, 98-99 (2<sup>e</sup> éd.). Sur l'utilisation du mythe des Dioscures sur les côtes de la Mer Noire afin d'établir des rapports de collaboration entre les Grecs de la colonie de Dioscurias et les indigènes Heniochi cf. D. BRAUND, *The historical function of myths in the cities of the eastern black sea coast, Sur les traces des Argonautes...cit.*, p. 11-19.

<sup>25</sup> Sur deux vases à figures rouges datables vers 460 av. n. è. Borée porte le manteau thrace caractéristique et l'*alopekis* : cf. LIMC III, 1, 1986 s. v. *Boreas*, n° 34 et 35.

<sup>26</sup> S. KAEMPF DIMITRIADOU, *Die Liebe der Götter in der Attischen Kunst des 5 Jahrhunderts v. Chr.*, Beiheft "Antike Kunst" 11, Bern 1979, p. 105-109, répertorie 32 vases pour cette seule période, contre 13 seulement pour les trois décennies qui suivent.

<sup>27</sup> *FGrHist* 76 F 88 = *Schol.* à Apoll. Rhod., I, 211-15c.

évidence, d'une série de mythes liés au culte d'Apollon à Délos qui faisaient une place importante aux légendaires Hyperboréens. D'après Hérodote (IV, 33-35), en effet, une tradition locale délienne attribuait aux Hyperboréens l'envoi de l'offrande de prémices au sanctuaire d'Apollon à Délos. Le trajet de celles-ci était assez complexe : depuis le pays des Hyperboréens les offrandes atteignaient la terre des Scythes, ensuite elles prenaient le chemin de l'Occident, jusqu'à l'Adriatique; à partir de là une route plus méridionale les amenait en Grèce à Dodone, puis en Eubée, et enfin en mer Egée. Dans une autre version, chez Pausanias (I, 31, 2) le détour vers l'Occident a disparu et on passait directement de la mer Noire (Sinope, fondation athénienne) à l'Attique (*Prasiai*) : d'ici les Athéniens les apportaient à Délos<sup>28</sup>. Au début du IIIe s. dans son ouvrage sur les Hyperboréens Hécatee d'Abdère s'intéressait au culte d'Apollon non pas à Délos, mais chez les Hyperboréens eux-mêmes : chez ces derniers, bien connus - dit-il - pour leur attitude très amicale envers les Grecs, surtout les Athéniens et les Déliens, se trouve un sanctuaire d'Apollon dont les desservants sont les Boréades, les descendants de Borée. Ceux-ci étaient situés, par ailleurs, par le même Hécatee non pas aux extrémités nord-orientales du monde, au-delà des Scythes, mais dans le lointain Occident, dans une île qui fait face au pays des Celtes<sup>29</sup>. Or, si cette localisation océanique est vraisemblablement redevable des expériences récentes du périple de Pythéas de Marseille<sup>30</sup>, le culte rendu à Apollon chez les Hyperboréens qui habitent le pays au-delà des souffles de Borée est bien attesté déjà au Ve s., non seulement de façon indirecte chez Hérodote, mais aussi, de façon explicite chez Pindare, et, peut-être, dans l'*Oreithyia* de Sophocle<sup>31</sup>. Certes, la relation entre les Boréades et les Hyperboréens résulte du jeu para-étymologique qui fait des Hypérboréens, ainsi que des Boréades, ceux qui habitent le pays de Borée ou au-delà de Borée. Il n'empêche qu'à un moment donné on a introduit une nouvelle variante, où les

---

<sup>28</sup> Un cheminement assez semblable à celui d'Hérodote est reproduit par Callimaque (*Hymn. Del.* IV, 275-299). Sur les offrandes hyperboréennes à Délos et la "route de l'ambre" cf. : Ph. BRUNEAU, *Recherches sur les cultes de Délos à l'époque hellénistique et à l'époque impériale*, Paris 1970, p. 38-48 (mise au point avec discussion de la bibliographie antérieure); G. B. BIANCUCCI, La via iperborea, *RFIC*, 101, 1973, p. 207-220; W. BURKERT, Apellai und Apollon, *RM*, n.f. 118, 1975, p. 1-21; ID., Euenios der Seher von Apollonia und Apollon Lykeios : Mythos jenseits der Texte, *Kernos*, 10, 1997, p. 73-81; F. CORDANO, I mari degli Iperborei, *MGR*, 21, 1997, p. 17-26. À remarquer aussi qu'à *Prasiai* près d'un temple d'Apollon, se trouvait également le tombeau du fils de Cécrops, *Erysichthon*, qui s'était rendu à Délos d'où il aurait rapporté le premier *xoanon* de culte d'Iliithyie, divinité issue du pays des Hyperboréens (cf. Paus. I, 18, 5).

<sup>29</sup> Le récit le plus détaillé de la version d'Hécatee d'Abdère se trouve chez Diodore de Sicile II, 47. Il est vrai que Diodore affirme que ses sources sont multiples (*Hekataïos kai tines éteroi phasin*), cependant le fait que Hécatee était bien la source principale est confirmé par d'autres auteurs (cf. Ael., *An.*, XI, 1 ; *Schol.* à Pind. *Olymp.* III, 28a)

<sup>30</sup> F. VIAN, Poésie et géographie. les retours des Argonautes, *CRAI*, 1987, p. 16 sq.; ID., Le périple océanique des Argonautes dans les Argonautiques orphiques, dans *Peuples et pays mythiques*, F. JUAN et B. DEFORGE éd., Paris 1988, p. 177-185.

<sup>31</sup> Pind., *Olym.* III, 15-32 fait référence au culte d'Apollon chez les Hyperboréens, le peuple qui habite aux sources de l'Istros, au-delà des souffles de Borée. Sophocle (frg. 870 Nauck = Strabon, VII, 3, 1) à propos du rapt d'*Oreithyia* écrit que la fille d'Erechthée a été emportée par Borée *epi [...] Phoibou te palaion kêpon* qui est aussi de toute évidence le lieu de naissance des Boréades. Pour les Hyperboréens en général cf. R. DION, La notion d'Hyperboréens : ses vicissitudes au cours de l'Antiquité, *BAGB*, 1976, p. 143-157 ainsi que H. M. WERHAN, *RLAC*, XVI, Stuttgart 1996, c. 967-986 s. v. Hyperboreen.

Boréades deviennent les prêtres ou les prêtresses du culte d'Apollon chez les Hyperboréens, en rappelant vraisemblablement la *syggeneia* qui les unissait aux Athéniens, comme le suggère le témoignage d'Hécatée d'Abdère<sup>32</sup>. A quelle époque pouvons nous situer cette tradition ? Il nous semble qu'il ne serait pas trop hasardeux de vouloir la fixer à l'époque amphictyonique, lorsque, après la purification de l'île en 426, les Athéniens introduisent la fête des *Delia* pentétérides et construisent un nouveau temple d'Apollon<sup>33</sup>. Or, vers 420 l'acrotère central de ce même temple reproduisait justement la scène du rapt d'*Oreithyia* par Borée<sup>34</sup>. Dans le contexte de l'hégémonie athénienne sur la ligue, le mythe des Boréades, après avoir déjà servi pour justifier les visées d'expansion en Thrace, semble avoir retrouvé un autre souffle ; la nouvelle adaptation était d'autant plus efficace qu'elle venait s'enraciner dans les anciennes traditions locales déliennes associant le pays des Hyperboréens au culte d'Apollon.

### **La politique d'Athènes en Occident et le mythe des Boréades.**

---

<sup>32</sup> Cette tradition est visiblement postérieure à celle connue par Hérodote : l'historien ionien rapporte en effet les noms de quatre femmes hyperboréennes qui, d'après la tradition délienne, seraient venues à Délos dans la nuit des temps : Hyperoché, Laodiké, et avant elles Argé et Oûpis lors de l'accouchement de Latone à Délos; au début du IIIe s. Callimaque (*Hymn. Del. IV*, 290-293) a gardé le seul nom d'Oûpis, auquel il associe ceux de Loxo et Hékaergé, toutes les trois filles de Borée. Pour Hécatée d'Abdère (*apud Ael., An. XI*, 1), enfin, les prêtres d'Apollon chez les Hyperboréens sont trois frères fils de Borée et Chione. Dans ce dernier témoignage le nom des trois frères n'est pas indiqué et on pourrait douter qu'il s'agit de Calais et Zétès, car leur mère n'est pas *Oreithyia*.

<sup>33</sup> Sur l'utilisation des mythes déliens par Athènes à l'époque de la ligue attico-délienne cf. Ph. BRUNEAU, *op. cit.*, p. 42-43 (sur les offrandes hyperboréennes), 18 (sur l'olivier qui viendrait remplacer le palmier comme lieu de naissance d'Apollon); ID., *Deliaica VIII*, *BCH*, 114, 1990,1, p. 588-590. Il est probable que la tradition relative au détournement du parcours des offrandes hyperboréennes relatée par Pausanias est en rapport avec les mythes qui associent *Erysichthon*, fils de Cecrops, à Délos. En effet, la dernière étape des offrandes à *Prasiai*, en Attique, recèle également le tombeau d'*Erysichthon* qui conduisit la première théorie athénienne vers l'île d'Apollon (Phanodemos *FGrHist* 325 F 2 ; Plutarque *frag.* 158 Sandbach = Euseb., *Praep. Ev.* 3. 8. 1). Cependant la datation dans la deuxième moitié du IVe s. de cette tradition proposée par F. JACOBY (Kommentar zu Phanodemos, *FGrHist* 325 F2, III b Suppl. I, p. 176-177), ne paraît pas satisfaisante. S'il est vrai qu'*Erysichthon* est le héros éponyme du *genos* athénien des *Erysichthonidai*, qui avait en charge certains rites du culte d'Apollon à Athènes, rien ne nous oblige, comme le voudrait Jacoby, à faire des traditions associées à *Erysichthon* des créations de la propagande athénienne de l'époque de Phanodemos visant à prouver l'ancienneté de l'intérêt d'Athènes pour l'île d'Apollon. Les *Erysichthonidai*, en effet, pourraient avoir des rapports avec le culte d'Apollon à Athènes dès l'époque archaïque, et leur relation avec Délos semble attestée déjà dans les années 390/89 et 389/8 : cf. N. ROBERTSON, The ritual background of the Erysichthon story, *AmJPhil.*, 105, 1984, 4, p. 382-395.

<sup>34</sup> Cf. la première édition F. COURBY, *EAD*, XII, 1, *Les temples d'Apollon, Le temple des Athéniens*, Paris 1931, p. 238-241, ainsi que les nouvelles remarques d'A. HERMARY, *EAD*, XXXIV, Paris 1984, p. 26-28, 36-40, qui interprète également ce choix iconographique comme étant la marque de la politique "impérialiste" athénienne. Dans la deuxième du Ve s. le mythe du rapt d'*Oreithyia* semble avoir été représenté aussi par les acrotères d'autres temples grec à Rhamnunte (cf. S. KAEMPT-DIMITRIADOU, art. cit., p. 138, n° 66) et à Cyrène (cf. E. PARIBENI, *Catalogo delle sculture di Cirene. Statue e rilievi di carattere religioso* (Roma, 1959), p. 26 ss.). A remarquer aussi la reprise probable du même schéma iconographique sur le fronton d'un temple de la colonie latine d'Aquilée, où, vers 169 av. n. è., le couple Borée/*Oreithyia* serait associé à Apollon : cf. F. FONTANA, Due casi di committenza sacra ad Aquileia, dans *Les élites municipales de l'Italie péninsulaire des Gracques à Néron*, sous la direction de M. CEBEILLAC-GERVASONI (Naples-Rome, 1996), p. 227-246.

La reconstitution de l'histoire du mythe d'*Oreithyia*, depuis Athènes, en passant par la Thrace jusqu'à Délos, fournit déjà des indications sur les éventuelles modalités du transfert de ce récit légendaire jusqu'aux rivages occidentaux de Campanie.

En effet, il serait tentant d'établir un lien entre ce mythe athénien et l'activité diplomatique de l'Athènes de Périclès en Occident en général, et dans la baie de Naples, en particulier. Tout comme l'épisode de la mort de l'Argonaute athénien *Boutès* lors du passage du détroit de Sicile semble avoir été introduit dans la saga argonautique par la propagande athénienne à l'époque de l'alliance avec Ségeste, le fondateur de Naples d'après Lycophron (v. 717), Phaléros, porte le même nom que le deuxième Argonaute athénien chez Apollonios de Rhodes (I, 96)<sup>35</sup>. De façon semblable un autre Argonaute, le fils d'*Oreithyia*, Calaïs, peut avoir servi pour établir des liens entre les Athéniens et les demi-barbares de l'arrière-pays campanien de culture étrusque à une époque où les gestes des Argonautes, ainsi que d'autres mythes, tels que ceux de Thésée, de Triptolème ou encore celui de la naissance d'Hélène, sont utilisés dans le cadre de la politique occidentale d'Athènes en Grande Grèce<sup>36</sup>.

Il est sans grande importance pour notre propos de savoir s'il faut situer au cours des années 450, ou pendant les années 430, peu après la fondation de *Thurioi*, le séjour de l'amiral athénien *Diotimos* à Naples dont nous parle Timée<sup>37</sup>. De même, on retiendra le renseignement de Strabon (V, 4, 7) concernant la présence de colons athéniens à *Neapolis* après la fondation de la nouvelle colonie aux alentours de 470, sans chercher à savoir s'il s'agit là d'une réalité historique ou si cette information reflète seulement les intérêts économiques d'Athènes dans la région<sup>38</sup>. En effet, depuis longtemps déjà E. Lepore avait attiré l'attention

---

<sup>35</sup> F. VIAN, Notice au Chant IV, dans Apollonios de Rhodes, *Les Argonautiques*, chant IV, texte établi et commenté par F. VIAN et traduit par E. DELAGE et F. VIAN, Paris, Les Belles Lettres, 1981, p. 40-41; L. BREGLIA PULCI DORIA, *art. cit.*, p. 92.

<sup>36</sup> Pour le mythe de Thésée cf. E. MUGIONE, Temi figurativi della ceramica attica e committenza occidentale. Una esemplificazione : il mito di Teseo, *Atti dell'incontro di studio "La politica ateniese in Magna Grecia nel V sec. a. C."* (Acquasparta 1994), dans *Ostraka*, VI, 1, 1997, p. 122 sq. Pour le mythe de Triptolème: J. DE LA GENIERE, Images attiques et religiosité étrusque, *Ancient Greek and Related Pottery (Actes Colloque de Copenhagen 1987)*, Copenhagen 1988, p. 161 sq.; M. GIANGIULIO, Atene e l'area tirrenica in età periclea. Forme e ideologie di un rapporto, *Atti dell'incontro di studio "La politica ateniese..ibid.*, dans *Ostraka*, VI, 2, 1997, p. 329-333 (cf. également p. 333-335 les remarques relatives au mythe de Phaléros). Pour le mythe de la naissance d'Hélène cf. A. BOTTINI, Archeologia della salvezza, Milano 1992, p. 64-85; ID., Elena fra Atene e Metaponto, *Atti dell'incontro di studio "La politica ateniese..ibid.*, p. 155-159.

<sup>37</sup> *FGrHist* 566 F 98. Sur la chronologie assez controversée de l'histoire de la diplomatie d'Athènes en Occident cf. M. GIANGIULIO, *ibid.*, p. 323 (avec bibliographie). Il faut signaler cependant qu'on a tendance à privilégier actuellement une datation plus tardive, le traité avec Ségeste devant être situé en 418/17. Dans la première moitié du Ve s. l'apparition des intérêts athéniens en Occident coïncide aussi avec la politique d'alliance entre Syracuse et Cumès qui aboutit à l'envoi de renforts syracusains lors de la bataille de Cumès en 473 contre les Étrusques. Ce contexte explique la bonne connaissance que devaient avoir les historiens sicéliotes des affaires campaniennes du Ve<sup>e</sup> s. Vers le milieu du Ve<sup>e</sup> s. Syracuse mène de surcroît des attaques contre les côtes de l'Étrurie, et plus particulièrement contre l'île d'Elbe (cf. Diod., XI, 88, 4-5). Le passage de Jason dans cette île, connu par Timée (cit. note 47) prendrait ainsi également une connotation politique. Sur le contexte politique général de ces années cf. G. DE SENSI SESTITO, I Dinomenidi nel basso e medio Tirreno fra Imera e Cuma, *MEFRA*, 93, 1981, p. 617 sq.; S. CATALDI, *Prospettive occidentali allo scoppio della guerra del Peloponneso*, Pisa 1990, p. 67 sq.

<sup>38</sup> On accorde généralement du crédit au témoignage de Strabon complété par celui de Timée. Sur la fondation de *Neapolis* cf. les études récentes qui datent vers 470 la fondation de la ville et vers 430 l'expédition

sur la relation qui doit vraisemblablement exister entre la présence massive d'importations de céramique attique dans les nécropoles de certaines villes campaniennes et la recherche de nouveaux marchés d'approvisionnement céréalier à l'époque de l'"impérialisme" athénien. Cette idée a été reprise par la suite par d'autres, et notamment par des archéologues, bien que la chronologie des importations attiques au cours du V<sup>e</sup> s., qu'il proposait à partir des données disponibles à l'époque, demande à être révisée<sup>39</sup>. Quoi qu'il en soit, si le début des relations politiques entre Athènes et les cités de Campanie dans la première moitié du V<sup>e</sup> s. est difficile à dater avec plus de précision, nous pouvons être certains qu'elles ont duré au moins jusqu'à la fin de ce siècle, car des cavaliers campaniens sont envoyés en renfort aux Athéniens lors de l'expédition de Sicile en 414/3<sup>40</sup>. Il ne faut pas non plus oublier l'hypothèse, fondée sur les données monétaires, qui fait de *Neapolis*, à partir de 421, à la fois le centre de recrutement de mercenaires campaniens et le seul atelier de frappe de monnaies des cités indigènes (dont Capoue) avec le type d'Athéna coiffée du casque attique<sup>41</sup>.

En Italie méridionale l'influence athénienne dans le répertoire iconographique est sensible aussi dans les représentations de la céramique à figures rouges produite à partir des années 440-30. En effet, nous retrouvons la scène du rapt d'*Oreithyia* parmi les mythes représentés par le Peintre de Pisticci sur les vases proto-lucaniens à figures rouges de la première génération (fig. 1)<sup>42</sup>. Bien que la découverte de l'atelier du Peintre d'*Amykos* à Métaponte, dont l'activité est étroitement liée à celle du Peintre de Pisticci, ne plaide pas en faveur de la théorie traditionnelle qui considérait la naissance de la céramique italiote à figures rouges comme une conséquence directe de l'installation de céramistes athéniens après la fondation de

---

de Diotimos et l'*epoikia* athénienne : F. RAVIOLA: La tradizione letteraria su Parthenope, *Hesperia*, 1. *Studi sulla Grecità di Occidente*, Roma 1990, p. 19 sq.; ID., La tradizione letteraria sulla fondazione di Neapolis, *Hesperia*, 2. *Studi sulla Grecità di Occidente*, Roma 1991, p. 19 sq.; ID., Tzetzes e la spedizione di Diotimo a Neapolis, *Hesperia*, 3. *Studi sulla Grecità di Occidente*, Roma 1993, p. 67 sq.; ID., *Napoli. Origini*, Roma 1995, p. 204-206.

<sup>39</sup> E. LEPORE, Napoli greco-romana. La vita politica e sociale, *Storia di Napoli*, I, Napoli 1967, p. 139 sq. (p. 198 et 321 pour les importations de céramique attique). Par la suite cf. également B. D'AGOSTINO, Il mondo periferico della Magna Grecia, *Popoli e Civiltà dell'Italia Antica*, II, Roma 1974, p. 179 sq. (surtout p. 195) et les remarques de G. VALLET, Les Grecs en Campanie, *La Campania tra il VI e il III. Atti del XIV Convegno di studi Etruschi e Italici*, Benevento 1981, Galatina 1992, p. 56-57. Pour la chronologie des importations de céramique attique en Grande Grèce et en Campanie cf. maintenant : F. GIUDICE, Le importazioni attiche in Magna Grecia : appunti per la definizione del quadro di riferimento, *Atti dell'incontro di studio "La politica ateniese..cit.*, dans *Ostraka*, VI, 2, 1997, p. 404, 409, 411-12 (sur la Campanie).

<sup>40</sup> Diod., XIII, 44, 1.

<sup>41</sup> Il s'agirait, par conséquent, d'émissions monétaires à caractère militaire étroitement liées aux besoins de l'expédition athénienne en Sicile. Cette hypothèse a été formulée à partir du constat du transfert de coins d'une série de monnaies à une autre. Ces frappes concernent les cités de Cumes, *Hyria*, *Nola*, *Fistelia*, *Allifae*, ainsi que les séries des *Fenserni* et des *Campani* de Capoue. Cf. N. K. RUTTER, *Campanian Coinages*, Edimburgh 1979 ainsi que les Actes du Colloque "*La monetazione di Neapolis nella Campania antica*", Napoli 1980, Napoli 1987.

<sup>42</sup> Deux vases avec ce sujet sont répertoriés par A. D. TRENDALL, *The Red-figured Vases of Lucania, Campania and Sicily*, Oxford 1967, p. 18 (un cratère aujourd'hui à Tarente retrouvé à Valenzano et une hydrie autrefois à Soult).

*Thurioi*<sup>43</sup>, dans notre cas il paraît difficile de ne pas établir un lien entre ce dernier événement et la représentation de l'un des sujets les plus célèbres de la céramique attique à figures rouges des années 470-50. Le mythe d'*Oreithya* faisait certainement partie du patrimoine culturel des colons de 444 : le souvenir de l'aide apportée aux Athéniens par leur "gendre" est encore bien vivant un siècle plus tard lorsque la destruction de la flotte envoyée contre *Thurioi* par Denys II de Syracuse est attribuée à l'intervention de Borée qui fait désormais l'objet d'un culte<sup>44</sup>. On a donc de bonnes raisons de croire que le mythe du rapt de la fille d'Erechthée par le dieu du vent du Nord pouvait être assez familier sur les côtes de la Lucanie aux V-IVèmes s. Mais qu'en est-il de la Campanie à la même époque ?

### **Les Boréades, la saga des Argonautes et l'Occident à l'époque archaïque.**

Un certain nombre d'indices suggère que le mythe d'*Oreithya* et Borée pouvait être déjà familier dans la Campanie de culture étrusque depuis l'époque archaïque. En effet le mythe des Argonautes n'est pas inconnu en pays étrusque, car, sans compter les importations grecques, sur certains vases fabriqués en Étrurie même la figure et le nom inscrit de Médée (*metaia*) apparaissent dès le troisième quart du VIIe s.<sup>45</sup>.

Ce témoignage archéologique vient apporter du crédit à la thèse de ceux qui font remonter jusqu'à l'époque archaïque les traditions relatives au passage des Argonautes dans la mer tyrrhénienne<sup>46</sup>. En effet, si les attestations explicites qui nous sont parvenues à ce sujet ne permettent pas de remonter au-delà de Timée et de Lycophron<sup>47</sup>, un certain nombre d'indices laisse supposer que dès l'époque archaïque certaines localités ont pu être associées à la saga argonautique. La tradition littéraire, dès l'époque d'Hésiode, en effet, pouvait se prêter à des développements dans ce sens. Dans la version hellénistique des Argonautiques d'Apollonios de Rhodes la nécessité d'apaiser la colère de Zeus impose aux Argonautes un long détour en Occident afin d'aller se purifier auprès de la magicienne Circé, tante de Médée. Alors que dans l'*Odyssée* (XII, 69 *sq*) la demeure de Circé est encore localisée aux frontières gréco-orientales du monde (l'Océan, l'île de l'Aurore, le siège du Soleil), la halte chez la magicienne

---

<sup>43</sup> On trouvera une présentation synthétique de la question dans A. D. TRENDALL, *Red Figure Vases of South Italy and Sicily. A handbook*, London 1989, p. 17 *sq.*; cf. aussi E. GRECO, *Archeologia della Magna Grecia*, Bari 1992, p. 321 *sq.*

<sup>44</sup> Le récit de l'épisode (vers 356-55 av. n. è.) est donné par Ael., *Var. Hist.*, XII, 61; il est assez intéressant car, après l'aide apportée contre la flotte de Denys, Borée est déclaré citoyen de *Thurioi*, il reçoit en tant que tel, *oikia* et *kleros*, et chaque année on célèbre un sacrifice en son honneur; en conclusion on affirme que "par conséquent les Athéniens ne furent pas les seuls à l'appeler "gendre", mais les habitants de *Thurioi* avaient aussi décrété qu'il était leur bienfaiteur (*euergetes*)". Sur cet épisode cf. A. JACQUEMIN, Boreas o Thourios, *BCH*, 103, 1979, p. 189-193.

<sup>45</sup> M. MARTELLI, M. A. RIZZO, Un incunabolo del mito greco in Etruria, *AMSM*, s. III, I, 1992, p. 243-245; M. MENICHETTI, *Archeologia del potere. Re, imagini e miti a Roma e in Etruria in età arcaica*, Milano 1994, p. 49-50; L. CERCHIAI, Noterella su Medea, Dedalo e gli Argonauti, *AION(archeol)*, n. s. 2, 1995, p. 215-217.

<sup>46</sup> Notamment la fondation par Jason du sanctuaire d'Héra à l'embouchure du Silaris cf. : A. MELE, *art. cit.*, p. 430-31; ID., Storia di Poseidonia tra VI e V secolo a. C., dans *I Greci in Occidente. Poseidonia e i Lucani*, a cura di M. CIPRIANI et F. LONGO, con la collaborazione di M. VISCIONE, Napoli 1996, p. 17.

<sup>47</sup> Timée *apud* Diod. IV, 56 (= *FGrHist* 566 F 6 p. 194); Lycoph., *Alex.*, 857-865, 871-876, 1274.

rend nécessaire pour les Argonautes d'Apollonios un long voyage qui emprunte les voies fluviales du Danube, du Pô et du Rhône afin d'atteindre la mer Tyrrhénienne et l'île d'*Acaca* où règne Circé. L'itinéraire reconstitué par Apollonios est visiblement ici le résultat d'une synthèse qui rassemble différentes traditions antérieures, dont celle relative aux étapes le long des côtes tyrrhéniennes qui remonte à Timée<sup>48</sup>. Toutefois les derniers vers de la *Théogonie* d'Hésiode (1012 *sq.*), qu'ils soient authentiques ou non, établissent, dès l'époque archaïque, un lien entre Circé, *Latinos* et le pays des Tyrrhéniens, ce qui laisse supposer que l'expérience coloniale a pu contribuer à détourner assez tôt les pérégrinations des aventuriers de la toison d'or vers les mers d'Occident<sup>49</sup>. Par ailleurs, dans le Catalogue des Femmes attribué à Hésiode l'épisode de la poursuite des Harpies par les Boréades est à l'origine d'un tour de la terre : à côté des références aux peuples fantastiques, y compris les Hyperboréens, qui habitent les contrées aux extrêmes du monde, il semble y avoir aussi des allusions explicites à l'Occident<sup>50</sup>. D'autre part, au Ve s. Phérécyde et, peut-être, Antimaque attestent du fait que leur voyage a amené les Boréades jusqu'aux *Plôtai* dans la mer de Sicile<sup>51</sup>. Un dernier élément de la tradition dont il faudra tenir compte également est l'appellation *Sybaris* qui est donnée par Diodore de Sicile (IV, 48, 1) à la capitale de la Colchide. Même si la source de l'historien n'est pas antérieure au IIe s. av. n. è., il est difficile de ne pas penser que cette dénomination a été introduite à une époque où *Sybaris* existait encore, la cité étant considérée comme la

<sup>48</sup> Apoll. Rhod., IV, 661-752. Cf. aussi Strabon, V, 224; Ps.-Apollodore, I, 9, 24,5. Pour les sources d'Apollonios cf. F. VIAN, *art. cit.* à la note 29 et 33; ID., Les navigations des Argonautes. Elaboration d'une légende, *BAGB*, 1982, p. 273-285 ; P. LEVÊQUE, Mythologies, *Mém. Soc. Doubs*, 30, 1988, p. 61 *sq.* ; P. DRÄGER, *Argo pasimelousa. Der Argonautenmythos in der griechischen und römischen literatur*, Stuttgart 1993, p. 293-327.

<sup>49</sup> Hésiode, *Théogonie*, v. 1012 *sq.* "Circe, fille de Soleil, le fils d'Hypérion, de l'amour d'Ulysse l'endurant donna le jour à Agrios, ainsi qu'à Latinos, héros puissants et accomplis qui, bien loin, au fond des îles divines, régnaient sur tout le pays des illustres Tyrrhéniens" (trad. Budé). Le dernier éditeur du texte d'Hésiode, M. L. WEST (*Hesiod, Theogony*, Oxford 1966, p. 433 *sq.*) considère que la référence aux Tyrrhéniens et aux Latins est un indice de la non authenticité de ces vers, étant donné que, d'après lui, ces peuples n'auraient été connus en Grèce que vers la fin du VIe s. Contre cette interprétation cf. G. ARRIGHETTI, *L'eredità dell'epos in Stesicoro e Parmenide, Atti XIX Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto 1979*, Taranto 1980 (mais 1989), p. 31 *sq.* (avec bibliographie) et, surtout, A. MELE, *Intervento, ibid.*, p. 294-295, qui fait remarquer comment le contenu même du texte, qui dénote une connaissance assez vague des relations entre les Latins et les Etrusques, est un indice de leur ancienneté. D. BRIQUEL (*op. cit.*, p. 486-487; ID., *Le regard des Grecs sur l'Italie indigène, dans Crise et transformation des sociétés archaïques de l'Italie antique au Ve s. av. J.-C.*, Rome 1990, p. 166) se prononce pour une datation au VIe s., au moins, et dans tous les cas bien antérieure au Ve s. A notre tour, notons que le rapport établi entre Latins et Etrusques pourrait remonter, au moins, à la période de la monarchie étrusque à Rome.

<sup>50</sup> Frg. 150-153 Merk.-West. En effet, dans le texte du papyrus (*P. Oxy.* 1358 fr. 2 col. I, Grenfell-Hunt éd.) qui correspond au fragment 150, la mention des Hyperboréens est certaine (cf. aussi Hérodote IV, 32), celle du fleuve de l'ambre, l'Heridanos (cf. Hérodote III, 115), de l'Etna, des Sirènes paraissent des reconstitutions assez probables. Cf. R. MERKELBACH, Les papyrus d'Hésiode et la géographie mythologique de la Grèce, *Cd'E* 43, 1968, p. 133 *sq.*

<sup>51</sup> *FGrHist* 3 F 28 ; Frg. 60 Wyss = *Schol.* à Ap. Rhod. II, 271b, 285, 296-97ab. Il faut remarquer également que dans la Géronédie de Stésichore (frg. 10 B. III 210 = *Schol.* à Ap. Rhod., I, 211c) on mentionnait une *Sarpedonia petra* située dans l'Atlantique alors que pour Simonide et Phérécyde elle se trouve en Thrace. Ce n'est là qu'un exemple parmi d'autres de cette tendance de la géographie archaïque à dédoubler les sites situés en extrême Orient et dans l'extrême Occident : cf. D. PLACIDO, Les Argonautes entre l'Orient et l'Occident, *Sur les traces des Argonautes...cit.*, p. 55-63; L. ANTONELLI, Stésicoro e l'isola Sarpedonia, *Hesperia* 7, Roma 1996, p. 57-62.

station intermédiaire, en Grande Grèce, de ces courants de trafic commercial qui depuis les cités ioniennes d'Orient atteignaient le monde étrusque<sup>52</sup>.

Or, à propos de *Poseidonia*, A. Mele a bien rappelé que la route de navigation empruntée par les Argonautes en Occident est la route des métaux ; de plus, elle est caractérisée par la complémentarité entre itinéraires maritimes et voies fluviales de pénétration vers l'intérieur<sup>53</sup>. En poursuivant son raisonnement, il paraît difficile de ne pas suggérer aussi que dans les ports de l'île d'Elbe ou de Talamone cités par Timée<sup>54</sup>, ainsi qu'au débouché des vallées fluviales de Campanie, l'interlocuteur privilégié est bien évidemment le monde étrusque.

Dans ce contexte la tradition qui attribuait à Jason la fondation du sanctuaire d'Héra *Argonia* à l'embouchure du fleuve Sele près de *Poseidonia* revêt une signification toute particulière. Certes, le témoignage de Strabon et des autres sources d'époque romaine ne permettrait pas de remonter *a priori* à une époque très reculée; cependant il s'insère parfaitement dans la tradition coloniale archaïque qui fait de certaines colonies achéennes des fondations des *Aiolidai* thessaliens<sup>55</sup>. En effet, sur le plan de la tradition littéraire A. Mele souligne comment pour les Posédoniates la référence à Jason représente non seulement un rappel au patrimoine mythique thessalien originel d'une partie des colons, mais aussi une façon de choisir un "modèle de comportement" qui leur permet de se différencier, de s'individualiser, par rapport aux voisins grecs proches et éloignés, les habitants des colonies chalcidiennes ou des autres colonies achéennes. Ainsi, alors que le périple occidental du *nostos* d'Ulysse est étroitement associé aux routes de navigation maritime des Chalcidiens, les voies choisies par Jason et ses compagnons, et donc, par les Posédoniates, sont originales et spécifiques.

De là à imaginer que le sanctuaire de frontière poseidoniate consacré à Héra puisse avoir joué un rôle important dans les échanges avec les voisins étrusques de Fratte et Pontecagnano, situés à quelques dizaines de kilomètres sur l'autre rive du Sele, il n'y a qu'un pas à franchir. En effet, les premiers fouilleurs déjà avaient remarqué des analogies entre les métopes du "*thesauros*" du deuxième quart du VI<sup>e</sup> s. et le répertoire iconographique étrusque. Aujourd'hui une nouvelle lecture de celles-ci, à partir notamment de l'oinochoé étrusque archaïque avec la représentation de Médée déjà citée, permet de reconnaître des épisodes de la

---

<sup>52</sup> Sur *Sybaris*, la ville d'Aiétès cf. R. ROUX, *Le problème des Argonautes*, Paris 1949, p. 65 ; L. LACROIX, *Sybaris, capitale des Colques, Hommages à L. Lerat*, Paris 1984, p. 371-387, qui rappelle que la source de Diodore est le milésien Dionysios Skytobrachion, un écrivain du II<sup>e</sup> s. av. n. è.. Pour les relations entre Milet, Sybaris et le monde étrusque, cf. D. BRIQUEL, *op. cit.*, p. 620 sq. (avec bibliographie), ainsi que A. MELE, *art. cit.* à la note 46, p. 17.

<sup>53</sup> A. MELE, Intervento, *Atti XXVII Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto-Paestum 1987*, Taranto 1988 (mais 1992), p. 620-621. Cf. déjà les remarques dans ce sens formulées par R. ROUX, *op. cit.*, p. 43 et P. LEVÊQUE, *art. cit.*

<sup>54</sup> Cf. référence citée à la note 47. Sur l'île d'Elbe où Jason aurait consacré un temple à Héraclès cf. aussi: Apoll. Rhod., IV, 654-658; Strabon, V, 224; Ps.-Arist., *De mir. ausc.*, 105.

<sup>55</sup> Strabon, VI, 252; Plin., *N.H.*, III, 70; Sol. II, 12. A. MELE, *art. cit.* à la note 9, p. 429 sq.



saga de Jason sur au moins deux, sinon quatre de ces métopes<sup>56</sup>. Parallèlement d'autres études montrent qu'en même temps à Fratte et Pontecagnano apparaissent des inscriptions en alphabet achéen de la seconde moitié du VI<sup>e</sup> s.<sup>57</sup>, alors qu'à *Poseidonia*, dans le sanctuaire urbain d'Héra, entre la seconde moitié du VI<sup>e</sup> s. et le début du V<sup>e</sup> s., à côté d'un temple de pure tradition grecque, avaient été dressés des *thesauroi* en bois, décorés par des terres-cuites architectoniques en tout point semblables à des types étrusco-campaniens. Leurs modèles sont à rechercher en Etrurie et dans le *Latium*, mais surtout à Capoue<sup>58</sup>. Les échanges dans ce domaine se font, semble-t-il, dans les deux sens : ainsi un type d'antéfixe poséidoniate à fleur de lotus semble à l'origine du type élaboré à Capoue à la fin du VI<sup>e</sup> s., avec tête féminine dans une fleur de lotus qu'on retrouve aussi à *Cales*<sup>59</sup>. De même, parmi les sujets représentés sur des terres-cuites architectoniques archaïques de Capoue nous retrouvons aussi des divinités ailées assimilées généralement aux Boréades<sup>60</sup>.

Dans ce contexte d'échanges le mythe des origines pélasgiques, et donc théssaliennes, des Etrusques Aminéens de Pontecagnano a certainement joué un rôle à l'époque archaïque<sup>61</sup>. Au Ve s. lorsque Athènes entre sur la scène commerciale et politique d'Occident, celui-ci sera récupéré par la propagande athénienne anti-syracusaine : la cité de Périclès se pose alors en héritière de la tradition ionienne philo-étrusque<sup>62</sup>. Le commerce athénien à la recherche des productions céréalières, va lier davantage les cités grecques de la côte, *Neapolis* notamment, à l'arrière-pays campanien étrusque de Capoue et *Nola*. C'est ici que nous retrouvons en grand nombre les vases attiques à figures rouges et à vernis noir. Parmi les sujets figurés représentés sur les céramiques des années 480-50 on remarquera que le mythe du rapt d'*Oreithyia* est en bonne place. Sa présence assume une signification idéologique particulière dans la tombe d'un membre de l'élite étrusque de Capoue (tombe "de Brygos") où il est associé à d'autres mythes

---

<sup>56</sup> P. ZANCANI MONTUORO, U. ZANOTTI BIANCO, *Heraion alla foce del Sele*, Roma 1951-54. Cf. aussi plus récemment : F. VAN KEUREN, *The Frieze from the Hera I Temple at Foce del Sele*, Roma 1989. C. CRUCIANI, Giasone e Dedalo al Sele, *Ostraka*, V, 1, 1996, p. 23-30 (l'identification paraît assez convaincante pour les métopes n° 26 et 32, alors qu'elle est plus douteuse pour les métopes n° 20 et 22). Les dernières fouilles montrent qu'en réalité le "thesauros" est un bâtiment postérieur au début du III<sup>e</sup> s., les métopes appartiennent donc à un autre édifice inconnu : cf. G. GRECO, J. LA GENIERE, L'Heraion alla foce del Sele: continuità e trasformazioni dall'età greca all'età lucana, dans *I Greci in Occidente. Poseidonia e i Lucani...op. cit.*, p. 223 sq.

<sup>57</sup> G. COLONNA, Le iscrizioni etrusche di Fratte, dans *Fratte. Un insediamento etrusco-campano*, Modena 1990, p. 306 sq.

<sup>58</sup> D. GASPARRI, Intervento, *Atti XXVII Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, cit. à la note 53, p. 593-596. ID., Rivestimenti architettonici fittili da Poseidonia, *BdA*, 74-75, 1992, p. 65-76; D. MERTENS, *Der alte Heratempel in Paestum und die archaischen Baukunst in Unteritalien*, Mainz a. Rhin 1993, p. 172 sq.

<sup>59</sup> N. A. WINTER, Archaic Architectural Terracottas decorated with Human Heads, *RM*, 85, 1978, p. 27-58; W. JOHANNOWSKI, *op. cit.*, p. 77.

<sup>60</sup> H. KOCH, *Dachterrakotten aus Campanien*, Berlin 1912, p. 49 et p. 67 (ici plus particulièrement cf. la figure ailée en costume thrace); W. JOHANNOWSKI, *ibid.*, p. 75 (tv. 47c). Les modèles de cette production sont considérés d'origine corinthienne.

<sup>61</sup> Cf. *supra* et note 10.

<sup>62</sup> A ce sujet cf. D. BRIQUEL, *op. cit.*, p. 20-30, 193-195, 208-210, 256-259; E. LEPORE, Parallelismi, riflessi e incidenza degli avvenimenti del contesto mediterraneo in Italia, dans *Crise et transformation...op. cit.*, p. 289-297.

qui célèbrent les divinités du culte d'Eleusis ou les héros autochtones athéniens, *Erysichthon* et *Kephalos* (enlevé par *Eos*)<sup>63</sup>.

À la fin du Ve s. le vase lucanien du Peintre de Pisticci, déjà cité, reprendra le même modèle iconographique - Borée qui poursuit *Oreithyia* alors que les compagnes de celle-ci s'enfuient - qui constitue le schéma le plus souvent représenté par les peintres attiques (fig. 1). Par la suite les peintres de la céramique campanienne à figures rouges vont reproduire à leur tour la représentation de la scène de l'enlèvement d'*Oreithyia*. Malheureusement la date plus tardive du début de la production de cette céramique - deuxième quart du IV<sup>e</sup> s.<sup>64</sup> - nous éloigne quelque peu de l'époque de l'influence politique directe d'Athènes en Campanie, cependant certains éléments iconographiques qui la caractérisent méritent de retenir notre attention.

### **Le rapt d'*Oreithyia* sur la céramique à figures rouges de Capoue.**

Au IV<sup>e</sup> s. la scène du rapt d'*Oreithyia* apparaît sur trois vases de l'atelier de Capoue : il s'agit de l'hydrie du Peintre de Borée à Capoue (vers le milieu du IV<sup>e</sup> s. av. n. è.), du cratère du Peintre d'Ixion à Oxford retrouvé à Capoue (vers 330 av. n. è.), de l'hydrie du Groupe du Peintre d'Ixion à Cracovie (vers 330 av. n. è.)<sup>65</sup> (Fig. 2-3). Les nombreux auteurs qui ont

---

<sup>63</sup> Sur les 27 vases attiques à figures rouges avec le mythe du rapt d'*Oreithyia* répertoriés par le LIMC dont on connaît le lieu de provenance 11 ont été retrouvés en Étrurie ou dans la zone padane, 8 en Grèce, 3 (+ 2 probables) en Campanie (Capoue, Nola + deux vases au Musée de Naples), 2 en Italie méridionale (Ruvo), 2 en Sicile, 1 à Ampurias.

Sur le set de vases attiques à figures rouges datables entre 490 et 460 qui constituent le mobilier de la tombe "de Brygos" dont fait partie le stamnos du *Deepdene Painter* avec la scène du rapt d'*Oreithyia* (associée sur le côté opposé à l'enlèvement de *Kephalos* par *Eos*) cf. : D. WILLIAMS, The Brygos Tomb reconsidered and 19<sup>th</sup> Century Commerce in Capuan Antiquities, *AJA*, XCVI, 1992, p. 617-636 (qui pense au lieu de sépulture d'un Athénien); L. CERCHIAI, Capua : il caso della tomba detta di Brygos, *Atti dell'incontro di studio "La politica ateniese...cit.*, dans *Ostraka*, VI, 1, 1997, p. 129-134 (qui l'interprète, plus vraisemblablement, comme la tombe d'un Etrusque de Capoue et souligne l'importance des mythes de l'autochtonie athénienne dans le cadre de la mise en place d'une nouvelle conscience identitaire dans la capitale étrusque du Nord de la Campanie). Le fait que le choix d'un sujet tel que le mythe d' *Oreithyia* par les peintres athéniens puisse prendre en compte aussi les besoins de représentation spécifiques aux élites indigènes est confirmé par un vase du Paul Getty Museum de fabrication attique (cercle de Polignotos, 440-430 av. n. è.) qui reproduit à la fois le mythe d'*Oreithyia* et celui de *Kephalos* enlevé par *Eos*. La forme de ce vase, en effet, est celle de la *nestoris* apulo-lucanienne : M. JENTOFT NILSEN, Two Attic Vases of Unique Shape, J. CHRISTIANSEN, T. MALANDER (éd.), *Ancient Greek and Related Pottery (Actes du Colloque de Copenhagen 1987)*, Copenhagen 1988, p. 278 sq.; EAD., Two Vases of South Italian Scape by an Attic Painter, dans J. P. DESCOEUDRES (éd.), *Greek colonists and native populations, (Actes du Colloque de Sydney 1985)*, Oxford 1990, p. 243-249.

<sup>64</sup> Cf. néanmoins les remarques d'A. PONTRANDOLFO, Le necropoli dalla città greca alla colonia latina, *Atti XXVII Convegno di Studi sulla Magna Grecia...cit.*, p. 245-246, qui fait remonter la production de *Paestum* au début du IV<sup>e</sup> s., au moins.

<sup>65</sup> A. D. TRENDALL, *op. cit.* à la note 42, p. 339, 341, 396. La *lekythos* italiote à figures rouges du Musée de Compiègne, datable vers 370-60 av. n. è. (*CVA, France, Musée Vivenel de Compiègne*, par M. FLOT, Paris 1924, tb. 29) qui reproduit aussi la scène du rapt d'*Oreithyia*, semble être un produit campanien. Le lieu de production n'est cependant pas connu. Entre le milieu et le dernier tiers du IV<sup>e</sup> s. la scène du rapt d'*Oreithyia* apparaît aussi sur les vases apuliens à figures rouges cf. A. D. TRENDALL, A. CAMBITOGLU, *The Red-Figured Vases of Apulia*, vol. I, Oxford 1978, p. 396 (Salting Painter, œnochoé du Louvre), 416 (Peintre de Lycurgue, cratère à volutes du British Museum); vol. II, Oxford 1982, p. 497 (Peintre de Darius, amphore de Ruvo).

étudié l'iconographie du mythe du rapt d'*Oreithyia* n'ont pas manqué de souligner à quel point les vases campaniens se détachent du répertoire iconographique attique traditionnel<sup>66</sup>. En effet, pour ce qui concerne la représentation la plus ancienne, celle du Peintre de Borée, on remarquera tout d'abord que le modèle iconographique athénien auquel elle se rattache est celui de l'acrotère du temple des Athéniens à Délos du dernier quart du Ve s. (fig. 4) : comme sur celui-ci *Oreithyia* est saisie par Borée qui la soulève dans les airs sur son épaule. Dans la céramique attique à figures rouges la seule représentation comparable est celle du Peintre de Méléagre, de peu antérieure (vers 380) à la nôtre<sup>67</sup>. Sur ce dernier vase apparaît également un élément nouveau : le *xoanon* d'une divinité féminine qu'E. Simon identifie à Aphrodite<sup>68</sup>. Sur l'hydrie du Peintre de Borée à la place du *xoanon* nous retrouvons un personnage féminin qui porte un voile et une couronne dans lequel on reconnaît également une représentation d'Aphrodite. En réalité, ni sur la pièce de céramique athénienne, ni sur le vase de Capoue, le personnage féminin est suffisamment typé pour pouvoir être identifié avec certitude. C'est vraisemblablement la présence d'un sanctuaire d'Aphrodite des Jardins près de *Illissos* qui a guidé la lecture du vase athénien. Quant au sujet choisi par le Peintre de Borée, l'identification repose sur la présence, cette fois-ci certaine, d'Aphrodite avec Eros et Peithô sur le vase du Peintre d'Ixion, postérieure de quelques dizaines d'années<sup>69</sup>. La scène reproduite par le peintre d'Ixion est sans doute la plus intéressante sur le plan de la sémantique religieuse. Ici Borée, en costume thrace ou oriental, saisit *Oreithyia*, agenouillée, par les cheveux<sup>70</sup> ; la scène est encadrée à gauche par Aphrodite assise sur un rocher, à droite par un cheval. Ce second élément apparaît aussi sur un deuxième vase du groupe du Peintre d'Ixion, où toutefois Aphrodite a été remplacée par une colonne qui marque vraisemblablement l'entrée d'un temple.

Or, bien que la présence du cheval représente une nouveauté par rapport au répertoire iconographique des vases attiques à figures rouges, il est possible en revanche qu'il ait figuré sur l'acrotère central du fronton oriental du temple des Athéniens à Délos<sup>71</sup>. Nous ne saurions

---

<sup>66</sup> K. SCHAUBURG, *Göttergeliebte auf unteritalischen Vasen*, A&A, 10, 1961, p. 77-79 ; K. NEUSER, *op. cit.*, p. 72 sq.

<sup>67</sup> Cf. LIMC s. v. *Boreas* n° 80 (avec bibliographie). Un schéma semblable apparaît sur des *lekythoi* attiques à relief de la même époque : *ibid.* n° 81, 83.

<sup>68</sup> *Art. cit.*, p. 116.

<sup>69</sup> Pour des représentations d'Aphrodite très semblables à celle du Peintre d'Ixion dans les céramiques attique et apulienne à figures rouges cf. A. DELIVORRIAS, G. BERGER-DOER, A. KOSSATZ-DEISSMAN, LIMC II, 1, 1984, s. v. Aphrodite n° 1382 (390 av. n. è.) et n° 1384 (370 av. n. è.). Aphrodite assiste à la scène du rapt d'*Oreithyia* également sur un vase apulien à figures rouges du Peintre de Lykurgos (360-350 av. n. è.) où est représenté un autel : cf. référence à la note 65.

<sup>70</sup> Sur la valeur de ce schéma iconographique, typique de certaines productions italiotes cf. J.-M. MORET, *L'Ilioupersis dans la céramique italiote. Les mythes et leur expression figurée au IVe s.*, Rome 1975, p. 163 sq., 220, 222 sq.

<sup>71</sup> En effet, sur la plinthe qui remplit l'espace entre le sol et la figure d'*Oreithyia* on distingue bien la forme d'un animal, cependant l'état de conservation du monument ne permet pas d'y reconnaître avec certitude un cheval. Pour A. FURTWÄNGLER (*Arch. Zeitung* 40, 1882, col. 339-342), dont la reconstitution a été longtemps retenue, il s'agissait d'un cheval. Plus récemment, A. HERMARY, *op. cit.*, p. 33, compte tenu de la petite taille de l'animal, préfère penser à un chien, qui ferait le pendant à la représentation du chien sur l'acrotère du fronton

le réduire à un élément anodin de la représentation - la monture du cavalier Borée - car tout ce que nous savons sur les origines du mythe du rapt d'*Oreithyia* à Athènes suggère un lien évident avec des cultes de la sphère de la fécondité féminine, renforcé et confirmé ici par la présence d'Aphrodite qui assiste bienveillante à la scène. À ce propos il faut se souvenir que dans l'Iliade (XX, 215-229) déjà le vent du Nord, sous l'apparence d'un étalon noir, montait les juments d'*Erichthonios* qui allaient engendrer douze poulains. Certes, l'*Erichthonios* de l'Iliade n'est pas le roi d'Athènes, mais le fils de Dardanos, l'ancêtre des Troyens. Il n'empêche que la ressemblance entre les deux histoires nous éclaire sur les origines et la valeur profonde du mythe attique. Quelle signification devons nous accorder à la réapparition dans la Campanie du IV<sup>e</sup> s. de cette allusion directe aux racines religieuses du culte de Borée et *Oreithyia* en Attique ?

Comme nous l'avons indiqué aussi dans un autre travail, l'hypothèse la plus vraisemblable est celle d'une *interpretatio graeca* d'un culte indigène de la fécondité, selon des modalités bien connues pour d'autres sanctuaires de l'aire étrusque ou latine<sup>72</sup>. Un autre indice dans ce sens nous est fourni par la référence à *Oreithyia* dans l'Enéide (XII, 83) : Virgile se limite à rappeler que les chevaux de *Turnus* sont ceux qu'*Oreithyia* avait donnés autrefois à son ancêtre, *Pilumnus*. L'association de la fille d'Erechthée à cette divinité latine n'a pas manqué de troubler déjà les commentateurs antiques<sup>73</sup>. Pourtant cette relation a un certain goût d'archaïsme, tout comme cette autre tradition qui assimilait le couple latin des deux frères divins, *Pilumnus* et *Pitumnus* aux Dioscures, deux autres frères jumeaux, tout comme les Boréades<sup>74</sup>.

L'assimilation des Boréades à *Pilumnus* et *Pitumnus* constitue déjà une première clé de lecture de la tradition relatée par Virgile, elle se confirme et se clarifie après l'examen des fonctions qui, d'après Varron, étaient propres à ce couple. *Pilumnus* et *Pitumnus* sont à la fois des divinités "conjugales" et les dieux protecteurs des enfants nouveau-nés. Nous savons en

occidental avec le mythe d'*Eos* et *Kephalos*. Cependant ce même auteur reconnaît que, contrairement au fronton occidental, la présence d'un chien n'a aucun rapport avec la légende d'*Oreithyia*. A notre tour, nous ferons remarquer que, malgré la différence de taille de l'animal, le schéma iconographique de l'acrotère du temple des Athéniens est assez proche de celui des vases à f. r. de Capoue : sur celui-là, comme sur ceux-ci, une partie du corps de Borée couvre l'arrière-train de la bête.

<sup>72</sup> Le sanctuaire d'*Hera Eileithyia* à Pyrgi ou celui d'*Hera Argiva* à Falerii cf. : R. COMPATANGELO-SOUSSIGNAN, *Sur les routes d'Hannibal. Paysages de Campanie et d'Apulie*, Paris 1999, p. 28-30.

<sup>73</sup> Serv., *Ad Aen.*, XII, 83 : "*Unde critici culpant hoc loco Vergilium, dicentes incongruum esse figmentum. namque Orithyia cum Atheniensis fuerit, filia terrigenae, et a Borea in Thraciam rapta sit, quemadmodum potuit Pilumno, qui erat in Italia, equos dare ?*". Dans la poésie latine le mythe du rapt a été célébré également par Ovide, *Met.*, VI, 682 sq. Pour la littérature d'époque romaine cf. également Iust., II, 4, 17 et 31 (où *Oreithyia* est devenue une reine des Amazones), et Quint. Smyrn., I, 166 sq. (*Oreithyia* donne un cheval à Penthésilée).

<sup>74</sup> Serv., *Ad Aen.*, IX, 4 : "*Quidam Pilumnus et Pitumnus Castorem et Pollucem accipiunt : non nulli laudum deos : Varro coniugales deos suspicatur*". L'existence d'un culte archaïque des Dioscures à Rome (Temple du Forum Républicain du V<sup>e</sup> s.) et dans le *Latium* (*Lavinium*, inscription archaïque du VI<sup>e</sup> s.) a été démontrée depuis longtemps par l'archéologie. Sur tout cela cf. *ParPass*, 32, 1977, numéro consacré au "Lazio arcaico e mondo greco". Pour d'autres couples de jumeaux connus par la mythologie italique : cf. D. BRIQUEL, *Les jumeaux à la louve, les jumeaux à la chèvre, à la jument, à la chienne, à la vache, Recherches sur les religions de l'Italie antique*, Genève 1976, p. 73, 92 sq.

effet qu'ils étaient invoqués au moment du mariage, mais surtout pendant la semaine qui suivait la naissance d'un nouvel enfant : à cet effet on leur dressait un lit dans l'*atrium* pour protéger la parturiente, tandis qu'on attendait de savoir si l'enfant était destiné à survivre. Ces deux divinités ont également une fonction agraire : *Pilumnus*, associé à l'action de moudre le blé, était plus particulièrement vénéré par les boulangers<sup>75</sup>. *Pilumnus et Pitumnus* sont donc des divinités doubles de la fertilité de la terre et des hommes, que nous voyons entrer en action au moment de l'accouchement des femmes : voilà assez d'éléments pour justifier une assimilation éventuelle aux Boréades et leur association avec la parturiente *Oreithya*. Si notre hypothèse s'avère exacte, on pourrait fort bien envisager que le plus "virgilien" des poètes latins, Silius Italicus, puisse avoir trouvé déjà dans l'Enéide la référence à une divinité de la sphère de la fertilité qui était associée à *Oreithya* dans la région latio-campanienne<sup>76</sup>. On aurait sans doute tort de négliger l'information contenue dans ces sources : loin d'être de simples créations poétiques, elles peuvent bien receler le souvenir d'anciennes traditions locales. Pour ce qui concerne Virgile cela est attesté pour des cités étrusques, comme Cortona, ou de culture étrusque comme *Falerii*<sup>77</sup>. Plus particulièrement, pour ce qui concerne la prétendue origine argienne de *Falerii* - affirmée déjà par Caton, mais la tradition semble remonter aux IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. - , D. Briquel estime qu'elle doit être mise en relation avec la présence à *Falerii* d'un célèbre culte de Junon armée, qui avait été assimilée à Héra d'Argos<sup>78</sup>.

Dans la région campanienne le mythe de fondation de *Cales* par *Calais* pourrait avoir les mêmes origines, tout comme en Daunie la tradition qui faisait de Diomède l'*oikistès* d'une autre colonie latine, *Luceria*, était étroitement associée à un lieu de culte<sup>79</sup>. A partir de

<sup>75</sup> Serv., *ad Aen.*, X, 76 : "Varro *Pilumnus et Pitumnus infantium deos esse ait eis que pro puerpera lectum in atrio sterni, dum exploretur an vitalis sit qui natus est : Piso Pilumnus dictum, quia pellat mala infantiae. sed Pilumnus idem Stercutius, ut quidam dicunt, qui propter pilum inventum, quo fruges confici solent, ita appellatus est*". Cf. aussi Serv., *ad Aen.*, IX, 4.

<sup>76</sup> La bonne connaissance par *Silius Italicus* de certaines traditions locales reprises par Virgile dans l'Enéide est attestée aussi dans d'autres cas cf. G. COLONNA, *Virgilio, Cortona e la leggenda etrusca di Dardano*, *ArchClass*, 32, 1980, p. 1-15.

<sup>77</sup> G. COLONNA, *ibid.* D. BRIQUEL, Haleso, eroe campano (Virgilio, Eneide 7, 723-730) e i Falisci, coloni calcidesi (Giustino 20, 1, 13), *Hesperia Studi sulla grecità di Occidente*, 4, 1994, p. 83-94. À propos de cette seconde cité, D. Briquel a attiré l'attention sur ces vers de l'Enéide (723-730) où *Halaesus*, le héros argien éponyme des Falisques, est attribué à la Campanie. Il explique cette anomalie par le lien qui unit *Falerii* et Capena aux cités étrusques de la zone tibérine, d'une part, et par la présence étrusque attestée en Campanie septentrionale, d'autre part. Bien que le niveau de la tradition à laquelle fait référence Virgile soit difficile à établir avec précision, elle pourrait remonter néanmoins au IV<sup>e</sup> s.

<sup>78</sup> Cato fr. 47 Peter = Pin., *N. H.*, III 51. D. BRIQUEL, *op. cit.*, p. 347-352.

<sup>79</sup> Le sanctuaire d'Athéna *Ilias*. Pour la publication du matériel votif cf. M. C. D'Ercole, *La stipe votiva del Belvedere di Lucera*, Roma 1989. Sur la fondation par Diomède de ces trois colonies latines cf. les témoignages antiques : Ps. Arist., *De mirab. ausc.*, 109 (*Luceria*), Serv., *Aen.*, XI, 246 (*Venusia*), Sol., 2, 10 (*Beneventum*). Sur toute la question cf. les articles de D. MUSTI, *Il processo di formazione e diffusione delle tradizioni greche sui Dauni e su Diomede*, *La civiltà dei Dauni nel quadro del mondo italico. Atti del XIII Convegno di Studi etruschi e italici, Manfredonia 1980*, Firenze 1984, p. 93-111 et de M. TORELLI, *Aspetti storico-archeologici della romanizzazione della Daunia*, *ibid.*, p. 325-336. Le mythe de Diomède a été représenté aussi sur des vases italiotes : assez rare aux VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s., on le retrouve plus souvent en pays peucétien et daunien au IV<sup>e</sup> s. avec la scène du rapt du *Palladion*. Pour les références cf. A. PONTRANDOLFO, *Funzioni e uso dell'immagine mitica nella prospettiva storica*, *Atti XXXVI Convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto 1996*, Taranto 1997 p. 109-110 (note 34).

l'assimilation d'une divinité indigène de la fertilité et de l'accouchement à l'athénienne *Oreithyia*, dont le mythe avait été propagé en Campanie au cours du Ve s., le jeu paratymologique aurait fait par la suite de *Calais* le fondateur de *Cales*. Or, justement dans son allusion au mythe du rapt d'*Oreithyia*, Silius Italicus semble bien mettre l'accent sur les aspects chthoniens (la grotte de Borée) et sur le rôle de la fille d'Erechthée en tant que mère nourricière de *Calais*<sup>80</sup>. Il reste à savoir quelle était cette divinité indigène, et de quand date la tradition relative à l'origine thrace de *Cales*.

En effet, la référence à Athènes nous oblige à ne pas trop nous éloigner du V<sup>e</sup> s., la période de l'influence politique directe d'Athènes en Campanie. A cette époque la mention de l'origine thrace de *Cales*, à laquelle fait explicitement allusion Silius Italicus (XII, 526) pourrait être un clin d'œil à l'élément étrusque de Campanie du Nord. La même tradition grecque qui connaît les Pélasges/Etrusques considère également les Thraces d'origine pélasgique ; elle était, de surcroît, bien vivante à l'époque de la guerre du Péloponnèse lorsque l'évoque Thucydide<sup>81</sup>. Par ailleurs, nous avons déjà constaté la bonne réception des messages iconographiques attiques par les représentants de l'élite étrusque de Capoue. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que c'est justement sur le stamnos du *Deepdene Painter* qui fait partie du mobilier de la tombe de "Brygos" que nous retrouvons un exemple plus ancien (470-460) de cette association, sur un même monument figuré, du mythe d'*Eos* et *Kephalos* et de celui de Borée et *Oreithyia*, qui caractérisera plus tard les deux frontons du temple des Athéniens à Délos. Or, une antéfixe datable des années 470 provenant du Fondo Patturelli reproduit également la scène du rapt de Céphale par la déesse de l'Aurore et J. Heurgon considère que ce choix iconographique pourrait être en rapport avec la divinité matronale qui était vénérée ici, une *Mater Matuta* italique, ou plutôt une *Uni* ou une *Thesan* étrusque<sup>82</sup>.

Pour ce qui est du culte du sanctuaire des *Matres* du Fondo Patturelli à l'époque romano-républicaine, F. Coarelli pense qu'il s'agissait de celui d'une *Venus Iovia/Libitina*. Ce même auteur a attiré l'attention sur un document numismatique, déjà mis en relation avec ce sanctuaire par J. Heurgon<sup>83</sup>. Sur une *semuncia* campanienne de bronze apparaît, en effet, la

<sup>80</sup> "quem ...*Geticis* nutrit in antris". La tradition grecque connaissait aussi une grotte de Borée cf. Soph., *Ant.*, 981; Kallim., *Hymn. Del.*, 62sq.; Ps.-Plut., *De fluv.*, XIV, 5; *Schol.* Apoll. Rhod., I, 826.

<sup>81</sup> Thuc. IV, 109 (à propos du territoire thrace autour d'Amphipolis qu'il dit habité par les **Pélasges** descendants de ces **Tyrrhéniens** qui habitaient autrefois Lemnos **et Athènes**). Cf. aussi Ps.-Scymnos 579-585; Ephore, *FGrHist* 70 F 119 = Strab. IX, 2, 3 (401); Nicola Damascenus, *FGrHist* 90 F 41 = St. Byz. s. v. *Skuros*; Strab. VII, 35 (331). Aux origines de cette tradition nous retrouvons les références homériques (*Il.*, I, 593-594; *Od.*, VIII, 292-294) aux Sintiens de Lesbos, peuple attesté en Thrace à l'époque historique (Thuc. II, 98; Strab. VII, fr. 36). Par ailleurs Hérodote (IV, 145) parle de l'installation des Pélasges à Lemnos.

<sup>82</sup> *Recherches sur l'histoire, la religion et la civilisation de Capoue préromaine*, Paris 1942, p. 356 sq. Tv. VI, 6; Cf. aussi les autres antéfixes considérées plus tardives (IVe s. av. n. è. ?), *ibid.*, Tv. III, 2 qui reproduisent le même sujet. *Mater Matuta* est, en effet, à la fois déesse matronale et déesse de l'Aurore (cf. R. BLOCH, *Interpretatio*, dans *Recherches sur les religions de l'Italie antique*, Genève 1976, p. 6). Pour le sanctuaire étrusque du Fondo Patturelli cf. aussi M. CRISTOFANI, *Tabula Capuana. Un calendario festivo di età arcaica*, Firenze 1995, p. 106-108.

<sup>83</sup> J. HEURGON, *ibid.*, p. 370-373, tb. I 6; F. COARELLI, *Venus Iovia, Venus Libitina ? Il santuario del Fondo Patturelli a Capua*, dans *L'incidenza dell'Antico...cit.*, p. 371-387.

représentation, au revers, de deux torses féminins entièrement voilés, reposant sur des bases : il s'agit visiblement de statues de culte qui ont fait penser à celles, également voilées, du sanctuaire d'*Eileithya* à Athènes<sup>84</sup>. La plus ancienne d'entre elles, d'après Pausanias (I, 18, 5), aurait été rapportée depuis Délos par *Erysichthon*, fils de Cécrops, et dans le même passage le périégète rappelle aussi l'origine hyperboréenne de cette divinité. Nous ne pouvons pas savoir de quand datent les simulacres voilés de Capoue, et encore moins si, au Ve-IVe s., ils avaient pu être assimilés par les Grecs à une *Eileithya* hyperboréenne. En revanche, il est certain que sur le droit de la même pièce apparaît la tête couronnée de Junon, bien reconnaissable à la présence d'un sceptre. Or, la divinité de la fécondité féminine du Fondo Patturelli dont le domaine des compétences, d'après F. Coarelli, se situe à mi-chemin entre Aphrodite et Junon, nous fait penser tout de suite à la déesse qui assiste à l'enlèvement d'*Oreithya* sur les vases de Capoue à figures rouges : celle du Peintre d'Ixion est bel et bien une Aphrodite, mais la divinité couronnée et voilée du Peintre de Borée pourrait faire penser aussi à Junon ou plutôt à Héra<sup>85</sup>. Ainsi sur la céramique italote à f. r. de la deuxième moitié du IVe s., Héra assise sur un trône, coiffée du polos et du voile de la mariée, représente le modèle idéal même de l'épousée<sup>86</sup>.

Cependant dans le nord de la Campanie, les exemples de sanctuaires de divinités féminines de la fécondité sont assez nombreux : à côté de celui plus célèbre de Capoue, on peut également citer à *Teanum* le sanctuaire du Fondo Ruozzo, qui pourrait être le lieu de culte d'une Héra Argienne d'après J.-P. Morel, ou encore à *Minturnae* celui de *Marica*, connu par les textes littéraires et l'archéologie<sup>87</sup>. À propos de *Marica*, la divinité aurunque qui était vénérée au sanctuaire de l'embouchure du *Liris*, E. Lepore a bien montré qu'il existe un lien étymologique évident entre cette divinité et l'ancêtre mythique des Aurunques, *Mares*, qui à l'origine est vraisemblablement un dieu-cheval indigène transformé en centaure par la

---

<sup>84</sup> Elles ressemblent aussi à la statue de culte du sanctuaire de *Fortuna* au *Forum Boarium*, qui est également un culte double associé à celui de *Mater Matuta* : F. COARELLI, *art. cit.*, p. 379-380 ; J. CHAMPEAUX, *Fortuna* I, Rome 1982, p. 279-281. Sur l'ancien culte d'Ilithyie à Délos cf. Ph. BRUNEAU, *op. cit.*, p. 212-219.

<sup>85</sup> Sur la céramique attique à figures rouges de la fin du Ve s., ainsi que sur la céramique italote du IVe s. Héra est souvent représentée assise, la tête couronnée et voilée, et le sceptre dans la main (cf. A. KOSSATZ-DEISSMANN, *LIMC*, IV, 1, 1988, p. 659-719 s. v. *Hera*, n° 301, 316, 318, 338, 342, 444). En comparaison, si Aphrodite porte souvent un diadème, elle est rarement voilée : cf. *LIMC*, *art. cit.*, n° 1237 (Aphrodite avec diadème et un voile qui lui couvre seulement le bas de la nuque sur un vase apulien à figures rouges de 360 av. n. è.) . En revanche le sceptre caractérise la seule Héra. Cet attribut n'apparaît pas sur notre vase. Pour l'iconographie de Junon cf. aussi E. LA ROCCA, *LIMC*, V, 1, 1990, p. 814-856 s. v. *Iuno*, n° 57-73, 216-225 (Junon assise). Sur l'ambivalence de l'iconographie d'Héra et Aphrodite sur les vases attiques à f. r. de la fin du Ve s. cf. A. KAUFFMANN SAMARAS, La beauté d'Héra : de l'iconographie à l'archéologie, dans *Héra. Images, espaces, cultes. Actes du Colloque International de Lille (1993)*, Naples 1997, p. 163-171.

<sup>86</sup> A. KAUFFMANN SAMARAS, *ibid.*, p. 166-167.

<sup>87</sup> J.-P. MOREL, Les cultes du sanctuaire de Fondo Ruozzo à Teano, dans *I culti della Campania Antica*, Roma 1998, p. 157-167 ; P. MINGAZZINI, Il santuario di Marica alle foci del Garigliano, *Monumenti Antichi dei Lincei*, 37, 1938, p. 684-983 ; E. LAFORGIA, Nuove osservazioni sul tempio di Marica, *AION ArchStAnt*, XIV, 1992, p. 69-76.

spéculation des mythographes grecs<sup>88</sup>. Par ailleurs, des recherches récentes relèvent des analogies entre le sanctuaire archaïque à l'embouchure du *Liris* et les plans des temples de *Mater Matuta* à *Pyrgi* et à *Satricum*. Au sanctuaire de *Marica*, en outre, parmi les offrandes votives nous retrouvons ces enfants emmaillotés qui caractérisent ailleurs le culte de *Mater Matuta*, ce qui a fait penser que *Marica* pourrait être une hypostase de *Mater Matuta*<sup>89</sup>. Enfin à *Cales*, le culte de *Mater Matuta* est également attesté par des inscriptions à l'époque romaine, et on y a retrouvé également les traces d'un sanctuaire du IV<sup>e</sup> s. qui reçoit parmi ses offrandes des enfants emmaillotés<sup>90</sup>.

Qu'il y ait eu ou non une première phase "étrusque" pendant laquelle une divinité matronale du nord de la Campanie pourrait avoir été assimilée à *Oreithyia*, à *Cales* les données archéologiques relatives au culte présumé de *Mater Matuta* nous permettent donc de remonter au plus tôt à la première moitié du IV<sup>e</sup> s. Une question reste posée : la ville fondée par Calais serait-elle une ville aurunque ou ne s'agit-il pas de la colonie latine de 334 ? Dans l'état actuel des connaissances il semble difficile de donner une réponse définitive. On remarquera cependant que Silius Italicus qualifie de combattants de la race des *Sidicini* les troupes de la colonie latine de *Cales* qui font partie de l'armée romaine lors de la bataille de Cannes. Pour un auteur qui connaissait bien la Campanie, la simple proximité de *Teanum Sidicinorum* à *Cales* ne semble pas suffisante pour justifier une licence poétique, d'autant plus que dans une deuxième série de vers au chant XII, les terres sidicines sont associées à nouveau à la thrace *Cales*.

Au premier abord un rapprochement entre les habitants de *Cales* et les *Sidicini* paraît facile à concevoir dans un contexte d'alliance entre les deux communautés, tel que les sources le décrivent pour la période des années 337-335 qui suit la fin de la guerre latine<sup>91</sup>. D'autre part, la présence d'un mythe de fondation s'expliquerait d'autant mieux lors de l'implantation d'une communauté civique nouvelle et des besoins identitaires qui lui sont propres. Les colons latins de 334 pourraient fort bien avoir récupéré l'assimilation préexistante d'une divinité locale à un personnage du mythe grec, comme le montre le cas de Diomède, dieu-cheval indigène de la plaine d'Apulie, devenu ensuite le héros grec fondateur d'autres colonies latines de la fin du IV<sup>e</sup> ou du début du III<sup>e</sup> s.<sup>92</sup>. Cela pourrait convenir particulièrement bien à une fondation

---

<sup>88</sup> E. LEPORE, *art. cit.* à la note 1, p. 81-84.

<sup>89</sup> L'hypothèse est de B. D'AGOSTINO, *La Campania e gli Etruschi, Atti XXXIII Convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto 1993, Taranto 1994*, p. 442. Sur l'architecture du temple cf. E. LAFORGIA, *art. cit.* Pour les offrandes cf. P. MINGAZZINI, *art. cit.* et P. TALAMO, *L'area aurunca nel quadro dell'Italia centromeridionale. Testimonianze archeologiche di età arcaica*, Oxford 1987, p. 67 sq.

<sup>90</sup> *CIL* X, 4650, 4660; A. MAIURI, *Cales (Calvi Risorta). Iscrizione onoraria, NSc, 1929*, p. 31-32. Pour le sanctuaire cf. les références citées dans notre ouvrage *Sur les routes d'Hannibal...*, p. 29-30.

<sup>91</sup> Sur cette alliance cf. le témoignage de Tite Live VIII, 15-16. Sur le statut de *Teanum Sidicinorum*, demeurée cité alliée jusqu'à la guerre sociale, cf. M. HUMBERT, *Municipium et civitas sine suffragio. L'organisation de la conquête jusqu'à la guerre sociale*, Rome 1978, p. 211-212.

<sup>92</sup> Les colonies de *Luceria*, *Venusia*, *Beneventum*. Pour le culte de Diomède en Apulie cf. les références citées à la note 79 ainsi qu'E. LEPORE, *Diomede, Atti XIX Convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto 1979, Taranto 1980*, p. 113-132.



coloniale latine où l'on aurait fait place également aux élites indigènes, dauniennes là bas, sidicines ou de "tradition étrusque" ici. Le cas de *Cales* se présenterait ainsi comme un exemple supplémentaire de la capacité de la part de Rome à intégrer aussi bien sur le plan politique que culturel le milieu indigène hellénisé d'Italie du Sud.

Au terme du voyage qui, depuis la Thrace, en passant par Délos, nous a amené jusqu'en Occident il nous plaît de souligner le caractère polyfonctionnel du mythe du rapt d'*Oreithyia* : mythe de la fécondité, mythe privilégié des contacts culturels entre les Grecs et les demi-barbares Thraces ou Etrusques, il peut se prêter à être récupéré aussi à des fins politico-religieuses en milieu grec, où, paradoxalement, les barbares Hyperboréens deviennent l'un des instruments employés afin de mieux assurer l'emprise athénienne sur les cultes de Délos. Un siècle plus tard dans la Campanie de culture étrusque l'athénienne *Oreithyia* est encore témoin et garant de processus d'acculturation du monde indigène dont Rome est désormais l'acteur principal.

Rita COMPATANGELO-SOUSSIGNAN